

Denis Boucher

Le trésor du vieux moulin



BeQ

Denis Boucher

Le trésor du vieux moulin

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature jeunesse*

Volume 1 : version 1.0

Du même auteur, aux Éditions Paulines :

L'odyssée fantastique, 1972.

Justiciers malgré eux, 1972.

Pionniers de la Baie James, 1973.

L'évasion de Ramok, 1975.

Ramok trahi, 1975.

Du même auteur, à la BeQ :

Deux Pee-Wee chez les Pros.

L'abominable homme du Nord.

© Denis Boucher, 2007.

Deux jeunes citadins en vacances sur une ferme de l'Estrie partent à la recherche d'un trésor supposé enfoui sous les ruines d'un vieux moulin.

Image de couverture :

Maisons sur le vieux pont de Vernon

Claude Monet, 1883.

Le trésor du vieux moulin

roman d'aventure pour les jeunes de 10 à 13 ans

1

Projet de vacances

Jeudi, jour de marché, monsieur Melançon conduit dans sa vieille carriole deux jeunes garçons, Pierre et Gaétan Cournoyer, venus dans sa ferme passer une partie des grandes vacances d'été.

C'est une façon agréable pour des jeunes citadins de découvrir la vie campagnarde, de prendre contact avec la nature et surtout de respirer un peu d'air frais. Les séjours à la ferme s'échelonnent sur deux à quatre semaines.

Pierre et Gaétan sont deux cousins. Ils ont le même âge, douze ans, habitent la même ville et fréquentent la même école. On les voit très souvent ensemble.

Grand, fort, le visage basané, le rire sonore et bon comme du bon pain, le fermier avait dit lors de leur arrivée :

– Comprenez-moi bien. Mon épouse et moi vous souhaitons un séjour agréable. Amusez-vous et soyez heureux au maximum. Mais il faut aussi que vous vous

rendiez utiles. Sur une ferme, l'été, l'ouvrage abonde et nous n'arrivons pas à tout faire. Des jeunes comme vous peuvent rendre service de mille et une façons. Vous en êtes bien conscients, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, avaient-ils répondu.

– Bon séjour à ma ferme !

Pierre et Gaétan aiment bien ce sympathique fermier parce qu'il dit sans détour ce qu'il pense. À preuve, ce jour de la semaine dernière où Pierre avait cassé un carreau de fenêtre en jouant à la balle. Il l'avait réprimandé. Il l'avait mérité. Mais quelques heures plus tard, il amenait aux champs les deux garçons pour leur montrer le fonctionnement de sa nouvelle moissonneuse-batteuse. Aucune allusion au méfait. L'affaire était chose du passé, définitivement relégué aux oubliettes.

Mais sous certains aspects, il est un petit peu vieux jeu : quoiqu'il ait une belle voiture de l'année, une camionnette neuve, deux tracteurs et bien d'autres machineries modernes, il préfère aller au marché dans sa vieille carriole branlante tirée par un cheval presque aussi vieux qu'elle. Il a dit ça le plus sérieusement du monde. Mais ils savent bien qu'au fond, c'est juste pour leur faire plaisir qu'il a attelé le cheval.

Gaétan juge cette façon d'agir un peu désuète ; il

aime les voitures sport, les avions et tout ce qui va vite et fait du bruit. Pierre, lui, ne tient pas du tout à la vitesse et il s’amuse bien alors que le vieux quadrupède s’essouffle à la moindre petite côte. Il aime sentir l’air frais et pur glisser au-dessus de sa tête. Il sait surtout apprécier le silence qui permet à chacun de parler sans élever la voix.

– Je trouve les voitures à traction animale bien plus agréables que les autos.

– Vous ne devez pas en voir souvent dans votre ville, n’est-ce pas ?

– Non, c’est sûr. Mais quand j’aurai assez d’argent, je m’achèterai une belle motocyclette. Et je serai au village avant que vous n’ayez fait le quart du chemin dans votre vieille réguinne de charrette à foin.

– J’ose dire, répond monsieur Melançon, que ma carriole sera bien utile pour recueillir les débris de ta moto quand elle sera toute démolie dans le fossé.

Et il rit avec éclat.

– Moi, j’aimerais mieux une bicyclette, dit Pierre. Comme celle de Julien, par exemple.

Julien habite une villa à quelques kilomètres de la ferme. Il est venu la leur montrer hier, toute neuve et brillante. Il aimerait bien en posséder une pareille. La sienne est plutôt moche.

– Hue, hue, hue donc ! Crie le fermier à son cheval qui dresse les oreilles mais n’accélère absolument pas.

– Écoutez vous deux, ajoute-t-il, ma femme et moi avons pensé à quelque chose : il vous reste encore une semaine à passer avec nous. Vous avez été de bien bons garçons et vous nous avez aidés aux travaux de la ferme. Nous jugeons que vous méritez maintenant des vacances.

– Hein ? Des vacances ?

Pierre et Gaétan se regardent, heureux mais perplexes, se demandant bien où il veut en venir.

– Oh boy ! crie Pierre.

– Ce serait super ! ajoute Gaétan.

Les deux garçons jubilent. Quelle belle surprise ! Une tente !

– Je vous montrerai où ils allaient la plupart du temps : le long de la rivière, à l’extrémité de la ferme. C’est à peine à un kilomètre et demi de la maison et, en plus, il y a une barque que vous pourrez utiliser. C’est un bac qui servait à traverser le bétail avant la construction du pont en aval du village. Il est long et lourd : donc aucun risque de chavirer.

Pierre sait bien que son cousin est aussi fébrile que lui-même. Ils se regardent, interloqués. Qu’imaginer de

plus merveilleux : une tente et une barque !

– Qu'en pensez-vous ?

– Super ! dit l'un.

– Oh oui ! C'est vrai, renchérit l'autre.

Et bien sûr, Bijou les accompagnera.

Bien avant d'atteindre le village, ils ont déjà décidé et convenu qu'ils commenceraient leurs vacances, de bonne heure demain matin. Madame Melançon leur fournirait des provisions et leur prêterait des casseroles, des matelas soufflés, des couvertures et tout le matériel nécessaire à leur séjour sous la tente. La seule chose qui les préoccupe est de savoir s'il fera beau. Monsieur Melançon observe le ciel bleu et limpide :

– Ne vous inquiétez pas. Il fera beau durant plusieurs jours encore. C'est le temps des récoltes et le beau temps se maintiendra au moins une semaine encore.

Ils s'engagent maintenant dans une des rues étroites qui mènent au centre du village et ils arrivent à la Place du marché. Le fermier descend de la carriole, fait boire son cheval et l'attache au poteau près du hangar adjacent à l'édifice principal.

Beaucoup de fermiers et de producteurs maraîchers de la région sont venus au marché, les uns pour vendre leurs produits, les autres pour en acheter. Des tables sont installées à l'extérieur, d'autres à l'intérieur.

– J'ai affaire, dit-il. Attendez-moi. Vous avez donc un peu de temps pour visiter les étalages. On se retrouve près du cheval à midi. D'accord ?

– Entendu, répondent les garçons.

Et il s'en va, se frayant un chemin dans la foule. Il fait des signes de la main et sourit aux autres fermiers qu'il croise.

Pierre et Gaétan se demandent bien par où commencer. Ils aiment voir le marché, la foule agitée et les veaux, vaches, moutons, canards, poules qui vont être vendus à l'encan. Car un encan aura lieu au cours de l'après-midi. Ils examinent les comptoirs, les stalles et les étalages où l'on peut acheter toutes sortes d'objets et de denrées alimentaires. Ils se laissent emporter par le bruit et les discussions animées. Au marché public il arrive bien des incidents. Des incidents typiques qu'on racontera aux copains incroyables.

Tout à coup, Pierre s'exclame :

– Eh ! Regarde qui vient là.

– Où ?

– Là... C'est Véronique.

Une petite fille potelée, aux cheveux d'or, montée sur un gros poney leur fait des signes en brandissant sa cravache. C'est Mademoiselle Véronique Blondeau, la fille d'un riche industriel de la région et grande amie des deux jeunes cousins de la ville. C'est du moins sa prétention.

Elle descend de sa monture et la tient par la bride.

– Allô, mes amis ! lance-t-elle.

– Allô !

– Que faites-vous ici ?

– Nous sommes venus avec monsieur Melançon qui avait affaire ici, répond Pierre.

Elle caresse doucement l'encolure de son poney et claironne fièrement :

– Il est à moi. Je l'ai reçu pour mon anniversaire.

– Savais pas que c'était ton anniversaire.

– Pas encore, dit-elle, mais très bientôt. J'aurai onze ans. Papa me l'a donné tout de suite parce qu'il est préférable que je le monte pendant les beaux jours. C'est une bête extraordinaire. Son nom est Robin.

Gaétan aimerait mieux garder secret leur projet de camping mais Pierre se laisse emporter par son

enthousiasme.

– Une vraie tente, Pierre ? Vous allez camper tout seuls ? Oh ! C'est splendide !

Gaétan est visiblement contrarié. Cela se reflète dans son regard. Puis après un court moment de silence, elle ajoute des plus candidement :

– Penses-tu que je pourrais venir aussi ?

Il ne trouve pas réponse immédiatement. Il a la plus grande envie de lui dire oui car il aimerait qu'elle soit là mais il redoute la réaction de son cousin.

– Voilà... commence-t-il.

Heureusement, Véronique le tire d'embarras en changeant subitement d'avis.

– Ah ! Inutile d'y songer ; je ne pourrai pas. Mes parents ne me le permettront pas... Mais j'irai vous visiter de temps en temps. Je pourrais m'y rendre à cheval... Oui, j'irai souvent, Pierre, très souvent. Promis.

– Viens aussi souvent que tu voudras.

– Je me demande si vous aurez beaucoup d'aventures, continue-t-elle. Je veux dire de vraies aventures, comme la capture d'un bandit ou une chasse aux sorcières ou la découverte d'un trésor.

– Pense pas. Ça n'arrive pas souvent ces affaires-là.

– Non. Et c’est bien dommage. Faisons un tour et regardons les étalages.

Elle attache Robin à un pieu et, tous les trois, ils parcourent l’emplacement.

– Oh ! Regardez, là. Voici Simon.

Elle s’arrête et montre du doigt une très vieille roulotte à l’extrémité de la place. Un peu en retrait. Un auvent y est fixé et une grosse caisse de bois sert de comptoir. Des paniers en osier suspendus et divers objets répandus sur une table branlante attendent les acheteurs. Derrière la caisse de bois, un petit bonhomme échevelé crie d’une voix faible et aiguë :

– Paniers, boîtes, paniers, boîtes, par ici messieurs dames, paniers, boîtes...

– Qui est-ce ? demande Gaétan.

– Mais c’est Simon.

– Est-ce un gitan ? ou un bohémien ? ou...

– Sais pas, interrompt Véronique. Personne ne sait exactement qui il est ni d’où il vient. Il est discret à ce sujet. C’est un bien bizarre de bonhomme qui braconne d’une façon terrible et mon père dit qu’un jour on l’enverra en prison. Mais je ne les laisserai pas faire car il est mon ami... Allô Simon ! Comment ça va ?

En approchant de lui, Pierre remarque qu’il est très,

très, très vieux. Ses cheveux sont blancs, son dos tout courbé et son visage plissé comme une patate séchée. Ses yeux sombres et clignotants ont une expression étrange : ils paraissent voir des choses que les autres ne voient pas.

Il accueille Véronique avec un sourire.

– Bonjour mademoiselle. Je savais que vous viendriez aujourd’hui et que je vous verrais.

– Je suis contente de vous voir aussi. Voici mon ami Pierre.

– Bonjour Pierre, vous êtes de la ville, je présume.

– C’est exact. Comment l’avez-vous deviné ?

Le vieux Simon rit sous cape et ajoute :

– Je ne devine pas. Je sais. Je sais tout. Vraiment. Et voici votre cousin, également de la même ville.

Pierre se retourne et voit Gaétan, à deux pas derrière, flânant, comme si le hasard l’amenait justement dans cette direction. Il salue le vieil homme d’un bref coup de tête.

Les enfants examinent les objets étalés sur la table, la chaise et la grosse caisse de bois servant de comptoir : des boîtes de bois aux couvercles sculptés de figures bizarres, des chandeliers, des bols et des cendriers faits à la main, des statuettes d’hommes et

d'animaux, des paniers et des corbeilles en osier, toutes des œuvres du vieux Simon, sculpteur.

– Je suppose, dit le vieil homme, que vous avez un peu d'argent. Qu'est-ce que vous allez acheter ?

Véronique a déjà fait son choix : un petit panier avec une grande anse. Il coûte six dollars.

– Pour y mettre des fleurs ou des fruits ou tout simplement pour porter à mon bras quand je vais au jardin.

– Ah ! fait Gaétan, maussade. Je ne vois rien dont j'ai vraiment besoin.

– Vous aimeriez sans doute quelque chose de vraiment spécial, j'en suis sûr, pour épater vos amis de la grande ville.

– C'est vrai, admet-il.

– J'ai justement ce petit quelque chose de spécial. Je suis sûr que vous l'aimerez.

Et il s'en va en clopinant vers sa roulotte, y entre et revient avec un objet enveloppé d'un papier de soie tout chiffonné. Il le déballe soigneusement et le met sur la table. Gaétan s'attendait à quelque chose d'extraordinaire et il est plutôt déçu de ne voir qu'une montre, une grande montre en argent, très propre et brillante mais égratignée sur un côté, une montre sans

doute très vieille.

– Voilà. N'est-elle pas splendide ? dit le vieux sculpteur. Vous serez le seul garçon de toute la ville à en avoir une semblable.

– Oui mais... Je n'ai pas assez d'argent...

– Elle fonctionne très bien, poursuit le vieillard comme s'il n'avait pas entendu l'objection de Gaétan. Elle marque l'heure à la seconde près et ce n'est pas tout...

Il pousse un petit bouton sur le côté de la montre et une sonnerie retentit : onze coups puis après une pause, trois coups encore mais d'une tonalité différente.

– Avez-vous entendu ? Onze heures et trois quarts. Elle indique d'abord l'heure et ensuite les quarts d'heure. Si vous vous réveillez la nuit par une obscurité complète, vous n'avez qu'à pousser le bouton et la sonnerie vous fera connaître l'heure exacte. Je l'évalue à vingt-cinq mais...

Les deux garçons et Véronique sont groupés autour de lui et l'écoutent. Il y a quelque chose dans sa façon de parler, dans sa voix bizarre, haut perchée et chantante, qui force à l'attention. Ils le regardent, fascinés, attendant qu'il continue, quand une voix rauque les fait sursauter.

– Qu'est-ce que c'est ?

Un homme aux cheveux foncés, portant un veston clair à carreaux comme les gens de la ville, se tient derrière eux et regarde par-dessus leurs têtes. Son visage a une expression rusée tandis qu'il fixe la table, les yeux mi-clos.

– Puis-je jeter un coup d'œil sur cette montre ?

Il n'attend pas la réponse et se penche pour la saisir. Mais le vieux Simon l'a devancé. Les enfants restent figés, sans mot dire. Puis l'étrange personnage dit :

– J'aimerais savoir comment vous l'avez acquise cette montre,

– Ça ne vous regarde pas, réplique Simon.

– Oui et non, reprend l'homme au veston à carreaux. C'est bizarre mais j'ai perdu une montre comme celle-ci, exactement comme celle-ci, il n'y a pas tellement longtemps.

– Ah ! fait Simon en le regardant droit dans les yeux. Vraiment ? Et où l'avez-vous perdue cette montre ?

– Ce n'est pas votre affaire. Tout ce que je dis c'est que j'ai perdu une montre pareille à celle-ci, égratignée à la même place. Et je voudrais que vous me disiez où vous l'avez prise.

Le vieux Simon se met à ricaner en sifflant d'un air

moqueur.

– Peut-être que je l’ai trouvée... dans un endroit sombre et isolé... où il est interdit d’aller.

Les enfants ne saisissent pas le sens de ces paroles, mais l’étranger semble bien comprendre. Il a l’air effaré et très mal à l’aise. Soudain il déclare :

– On se reverra.

Et il s’en va.

Pierre remarque alors que la montre n’est plus là et il devine que Simon l’a vivement fait disparaître. Les enfants se regardent puis considèrent le vieil homme. Penché sur ses œuvres d’art, il leur fait signe d’approcher et leur chuchote à l’oreille :

– Des secrets ! Des secrets ! Je vais vous en confier un...

Les enfants écoutent, captivés, fascinés et presque hypnotisés.

– Avez-vous déjà été à la recherche d’un trésor ?

– Non, répondent-ils à l’unisson.

– Il y en a un à découvrir, un vrai, avec de l’or véritable et de l’argent et des pierres précieuses. Le vieux Simon le sait.

– Mais où ? Dites-le-nous, implore Véronique.

– Pas maintenant. Pas maintenant. Plus tard peut-être...

– Je vous en prie, insiste-t-elle.

– Il y a des gens à sa recherche, des hommes sans scrupule qui font des fouilles, mais ils ne le trouveront pas. Je le sais.

Il leur sourit. Puis il ajoute :

– Il serait temps que vous partiez mes amis. Ma belle montre indique qu’il est presque midi.

Camping dans la nature

En général, les fermiers prédisent bien le temps et monsieur Melançon a eu raison d'annoncer qu'il continuerait de faire beau. Ce matin, le temps est absolument superbe.

Pierre et Gaétan se lèvent très tôt. Ils ont passé une partie de l'après-midi d'hier à descendre la tente du grenier, à la déplier pour vérifier son bon état et à réunir le matériel nécessaire à leur séjour en camping.

Immédiatement après le petit déjeuner, ils transportent le tout sur une charrette. Alphonse, un employé de la ferme, ira les conduire jusqu'à la clairière, à l'autre bout de la ferme, au bord de la rivière. Il les aidera ensuite à dresser la tente.

Le chien participe à la fébrilité des enfants : il saute, monte sur la charrette, descend et court en rond en aboyant à tue-tête. Il sent que quelque chose d'amusant se trame.

Pendant ce temps, madame Melançon prépare les

victuailles : pain, beurre, gâteau, fromage, œufs durs, jambon et autres. Cela contrarie un peu Gaétan car il aurait préféré cuisiner lui-même sous la tente, comme les vrais campeurs.

Ces préparatifs tirent en longueur et les deux garçons deviennent de plus en plus nerveux et impatients.

– Ne t’en fais pas, Gaétan, dit madame Melançon, vous aurez l’occasion de popoter autant que vous le désirez. Je ne prépare que juste ce qu’il faut pour la première journée.

Enfin, tout est prêt. Alphonse monte sur le siège du tracteur, tourne la clé de contact et le moteur vrombit en crachant vers le ciel un nuage de fumée noire.

– Bon, nous partons, dit-il avec un large sourire. En route pour le bout du monde.

Monsieur et madame Melançon leur envoient la main sur le seuil de la porte de la cuisine.

– Nous irons vous visiter de temps en temps, crie le fermier.

– Oui, certainement, ajoute sa femme. Et pensez à mettre immédiatement des vêtements secs si vous vous mouillez, faites bien vos lits et préparez-vous de vrais repas, ne mangez pas d’aliments crus et si vous avez besoin de quoi que ce soit n’hésitez pas à venir le

demander. Compris ?

– Oui, oui, répondent les garçons.

Après avoir quitté la cour en gravier, la charrette s’engage sur un étroit chemin de terre battue. Les jeunes citadins aiment bien cette charmante dame mais ils espèrent qu’elle ne viendra pas trop souvent. Quelle mère-poule elle fait ! Ils sont assez grands pour se débrouiller tout seuls quand même.

– Je ne m’attends pas à de nombreuses aventures là-bas, dit Gaétan après un moment.

– Non. Seuls en plein champ, au fin fond du bout du monde...

– Mais ça va faire changement.

– C’est sûr.

Quand enfin ils atteignent l’extrémité de la ferme près de la rivière Croche, ils se rendent à l’évidence : leurs vacances seront merveilleuses car c’est l’endroit idéal pour camper.

Une longue clairière descend du flanc d’une colline jusqu’à la rivière et, dans le bas, un bouquet d’arbustes et quelques broussailles forment un petit taillis servant de paravent contre les regards indiscrets. Gaétan admet qu’il n’a jamais vu d’endroit aussi merveilleux. C’est là que la tente sera installée.

En face, sur l'autre rive, s'arrondit une colline abrupte couverte de pins géants et, au sommet, à moitié cachée par les arbres, s'élèvent les vestiges d'une immense bâtisse en pierre grise envahie par le lierre et autres vignes sauvages.

– C'est quoi ça ? demande Pierre.

– Les ruines du vieux moulin, répond Alphonse sans même se retourner.

– Ah oui ! dit Gaétan, surpris.

– Des vraies ruines ? ajoute Pierre. Vous avez bien dit : les ruines du vieux moulin ?

Alphonse fait un signe affirmatif de la tête. Pierre se dit en lui-même :

– D'après moi, c'est là où se trouve le trésor caché du vieux Simon.

Ils ont tous deux été si affairés depuis leur retour du marché hier qu'ils n'ont pas eu le temps de reparler de cette affaire. Et ils ont le pressentiment qu'après tout leurs vacances en camping pourraient bien être un peu mouvementées.

L'heure suivante est employée à monter la tente et à tout aménager. Bien que Gaétan ait prétendu qu'il s'y connaissait, il se réjouit, en son for intérieur, d'avoir l'aide d'Alphonse. Dresser une tente n'est pas aussi

facile qu'il pensait.

Elle n'est pas en forme de cloche comme celle des soldats mais longue et basse, montée sur un cadre de métal, juste assez large pour y juxtaposer deux matelas soufflés et sacs de couchage. Elle vacille au début et ils ont beaucoup de peine à ancrer les chevilles de métal aux endroits voulus et à bien raidir les cordes.

Après avoir rangé leurs provisions et leur matériel à l'intérieur, Alphonse dit :

– Je pense que tout ira bien maintenant. Vous n'avez plus besoin de moi. La barque est dans le vieux hangar à quelques cents mètres d'ici. Je veillerai à ce qu'on ne mette pas les vaches dans cette prairie ; ce n'est pas agréable quand on campe. Elles pourraient vous rendre visite... Au revoir les jeunes. Soyez prudents.

Et il s'en va en agitant joyeusement la main. Les garçons le regardent partir et apprécient sa gentillesse. Ils se tournent l'un vers l'autre en souriant : enfin les vacances commencent.

– Et le dîner ? dit Gaétan. Allumons un feu et faisons cuire des œufs, des pommes de terre sautées avec du bacon et du fromage.

– Réellement je n'ai pas faim, dit Pierre.

– À vrai dire, moi non plus. Il aurait été amusant d'allumer un feu.

– Plus tard.

Ils ouvrent plutôt une bouteille de limonade et en boivent une bonne rasade. Bijou, lui, explore les environs.

– Tu sais quoi, reprend Gaétan, préparons le bois pour le feu et ensuite nous irons chercher la barque.

– D’ac.

Ils ramassent des branches sèches et, quand le bûcher est prêt à être allumé, ils réunissent tout ce qui est nécessaire pour le repas. Puis ils empruntent le sentier à travers le bosquet, en direction du hangar à bateau ; de temps en temps, ils jettent un coup d’œil furtif sur l’autre rive où les pins s’étagent jusqu’aux ruines du vieux moulin en haut de la colline.

Monsieur Melançon leur a confié la clef du hangar. Il s’agit plutôt d’une cabane basse, en tôle ondulée, érigée sur des pilotis au-dessus de la rivière qui s’écoule paresseusement sous la porte. Après l’avoir ouverte, ils aperçoivent le bac attaché à un étroit débarcadère en bois. Une longue perche, deux rames et des lignes à pêche y attendent les moussaillons.

– Sais-tu ramer ? demande Pierre.

– Pas de problème, répond Gaétan avec toute l’assurance d’un vieux loup de mer.

– Allons-y.

Une fois l'embarcation détachée, ils la poussent le long du débarcadère puis, avec les rames, ils essaient d'atteindre le milieu de la rivière. Ils n'utilisent pas la perche, ne sachant pas à quoi elle sert.

C'est plus difficile qu'ils ne l'auraient cru. L'embarcation est lourde et a tendance à tourner malgré les vigoureux coups de rames des garçons. Le courant l'entraîne dans la mauvaise direction.

Bijou, debout à l'avant, se tient fermement et pousse quelques aboiements au reflet de son image dans la rivière.

Gaétan ne cesse de crier des ordres :

– Non, pas comme ça, rame à gauche... plus fort à gauche que je te dis... non, non, à droite... à gauche.

Et Pierre est tout en sueur.

Ils parviennent finalement à mettre le bac dans la bonne direction et à lui faire remonter lentement le courant.

– Ça marche, crie Pierre.

– Lâche pas, on va l'avoir.

– Hey allô ! les gars, clame une voix en provenance de la rive, côté du vieux moulin.

De mystérieux visiteurs

Levant la tête, ils aperçoivent leur ami Julien, ce jeune garçon dont la belle bicyclette neuve avait éveillé chez Pierre le désir d'en avoir une semblable. De deux ans leur aîné, c'est un grand et solide gaillard aux cheveux blonds et frisés. Les deux jeunes citadins s'en étaient fait un bon copain.

– Où allez-vous dans ce bac ? crie-t-il.

– Nous allons à notre campement, répond Gaétan. Monsieur Melançon nous l'a prêté pour aller où bon nous semble.

– Vous campez ?

– Oui, juste au bord de la rivière, sur l'autre rive, répond Pierre.

– Aimerais-tu y venir faire un tour ? ajoute Gaétan.

– Oui. Approchez plus près du rivage. Je vais monter et je vous aiderai à diriger le bac jusqu'à votre campement.

Pendant ce temps, le courant entraîne l'embarcation et Julien marche dans les hautes herbes pour se maintenir à sa hauteur.

– Rame plus fort, crie Gaétan à l'endroit de son cousin.

Les deux Montréalais sont encore très malhabiles à manier les rames. Il faut dire qu'ils n'ont pas eu souvent l'occasion de s'exercer à ce sport. C'est la première fois de leur vie.

Une fois monté sur le bac, Julien prend la longue perche et dit d'un ton calme :

– Vous deux ramez, je vais vous aider.

Il s'y connaît, à en juger par la façon dont il manipule la perche de bois. Après deux ou trois vigoureuses poussées, ils remontent le courant sans dériver et beaucoup plus vite que les deux cousins n'y étaient parvenus. Son expérience est appréciée.

Pierre continue de ramer mais Gaétan s'arrête de temps en temps pour observer les manœuvres de Julien. Il examine ses moindres gestes pour bien comprendre les mouvements à faire. Et ils arrivent enfin en face de leur tente.

– Saute à terre Gaétan, ordonne Julien, et attache le bac avec la chaîne.

Le chien, lui, a déjà sauté sur le sol ; il court en tous sens en aboyant.

En se dirigeant vers la tente, les deux campeurs racontent à leur ami qu'Alphonse, l'employé de la ferme, les a aidés à fixer la tente et que maintenant ils vont allumer un feu pour faire le dîner. Le chien s'est rendu jusqu'à la tente et continue de japper. Il paraît fâché.

Ils en comprennent vite la raison : juste derrière la tente, attaché à un petit arbre, se trouve un poney et, à côté de lui, Véronique assise dans l'herbe. Elle se lève en les apercevant.

– Vous voilà enfin, dit-elle. Je vous ai cherchés partout. Je vous attends depuis un siècle au moins.

– Salut Véronique, dit Pierre le plus gentiment du monde.

– Je voulais voir votre installation.

– C'est bien, n'est-ce pas ? dit Gaétan.

– Oui. C'est bien... Oh ! Bonjour Julien.

– Bonjour mademoiselle Véronique.

Celui-ci paraît plutôt intimidé et ne sait plus quoi dire. C'est Pierre qui a causé ce malaise, bien involontairement, il va sans dire, ayant eu la malencontreuse idée de dire :

– Ça me fait tout drôle d’entendre tout le monde l’appeler Mademoiselle Véronique. Nous, nous l’appelons simplement Véronique.

Après un court moment de silence, Julien dit :

– C’est à toi le poney ?

– Oui. Il s’appelle Robin, précise Véronique. C’est une gentille bête.

– Il est bien.

Les quatre enfants s’assoient sur le gazon et bavardent, baignés par le soleil, tandis qu’une brise tiède fait frémir les feuilles des saules et frissonner l’eau de la rivière. Puis Gaétan trouve qu’il serait agréable de dîner tous ensemble.

– Vraiment, dit Véronique, je devrais rentrer à la maison, mes parents vont s’inquiéter si je reste trop longtemps. Mais je vais manger avec vous et quand j’arriverai, je dirai que je n’ai pas faim.

Ils se mettent au travail. Gaétan allume le feu, Pierre choisit les aliments, Véronique dresse le couvert et Julien joue avec le chien. Au menu : des pois en conserve, des saucisses, des pommes de terre sautées, des prunes, du gâteau, des biscuits.

Les saucisses sont crevées, les patates brûlées, tout goûte la fumée. Mais c’est merveilleux. Pour la

première fois, Pierre et Gaétan reçoivent sans adultes pour les aider ou leur dire quoi faire et ne pas faire. Et ils trouvent que c'est la plus belle réception qu'ils n'ont jamais connue. Le repas terminé, Véronique dit :

– Je crois que je n'ai jamais tant mangé. J'espère pouvoir revenir. Assoyons-nous au bord de l'eau.

Et ils s'installent sur la berge, les pieds pendants au-dessus de la rivière. Au bout d'un moment, Julien montre du doigt les ruines du vieux moulin juste en face sur l'autre rive et demande aux autres :

– Êtes-vous déjà allés là ?

Pierre et Gaétan secouent négativement la tête mais Véronique répond :

– Moi oui, souvent même. Ce ne sont que des ruines, mais elles sont belles.

– Il y a des gens qui y vont la nuit, dit Julien. Deux fois j'ai aperçu des lumières. C'est bien étrange. Peut-être est-ce des braconniers ou autres forbans du genre. Je me demande bien ce qu'ils peuvent y aller faire.

– Sans doute cherchent-ils le trésor, dit Véronique. On raconte qu'il y a des centaines d'années un trésor important a été enfoui dans une chambre secrète, sous la tour du vieux moulin.

– C'est ce dont parlait Simon ? dit Pierre.

– Je le crois. Il connaît un tas de choses étranges et bizarres. Ce serait merveilleux si ce trésor était toujours là. On pourrait...

– Je crois plutôt que ce sont des bandits ou des braconniers, coupe Julien. Et si j'étais vous, j'évitais d'y aller la nuit. On ne sait jamais ce qu'ils peuvent faire.

Et il se lève pour partir. Véronique fait de même et dit en les quittant :

– Ce dîner était splendide.

– Salut !

– Bye !

– À la prochaine.

Laissés à eux-mêmes, Pierre et Gaétan passent la plus grande partie de l'après-midi à naviguer et à se baigner. Chacun leur tour, ils s'exercent au maniement des rames et de la perche. Ils naviguent le long de la rive sans traverser la rivière.

Il se fait tard quand ils reviennent à la tente. Ils ouvrent une boîte de saumon et complète ce frugal repas par un morceau de gâteau au chocolat. Ensuite ils remettent tout en ordre et font un feu de camp. Bijou s'endort pendant que les gamins font rôtir des guimauves au bout de tiges. Puis ils déploient leurs

matelas et se couchent.

Peut-être le fait de dormir pour la première fois seuls sous la tente les énerve-t-il, ils n'arrivent pas à dormir. Il fait complètement noir maintenant. Très noir. Pierre écoute la respiration de son cousin qui est étendu bien tranquille. La nuit, tous les bruits mystérieux jusque là insoupçonnés sont largement amplifiés : ils entendent des crapauds, coyotes, renards et autres petits animaux des prés, le doux murmure de la rivière et, de temps en temps, un clapotement provoqué par un poisson ou un rat d'eau. Il semble qu'une moitié du monde se réveille pendant que l'autre s'endort.

Avec d'infinies précautions pour ne pas déranger Gaétan, Pierre se glisse hors du sac de couchage et rampe vers l'ouverture de la tente. Comme il soulève le battant de toile, Gaétan dit :

- Où vas-tu ?
- M'endors pas. Je vais dehors prendre un peu d'air.
- M'endors pas non plus. Je viens aussi.

Ils sortent et s'assoient sur l'herbe devant la tente. Dans un ciel sans nuage resplendit un brillant croissant de lune. Tout se distingue très clairement : l'herbe, les pierres, la masse sombre des arbres, leur reflet dans l'eau et, sur l'autre rive, au sommet de la colline, la silhouette déchiquetée du vieux moulin.

Ils discutent des propos de Julien et du vieux Simon. Pierre observe, le front plissé :

– Je me demande s’il y a vraiment des gens qui y vont la nuit, à la recherche d’un trésor caché.

– Ne sois donc pas naïf, je t’en prie. Ce vieux romanichel est de ceux qui aiment inventer des fables pour se rendre intéressants. Je n’y crois pas du tout.

– Mais Véronique disait que...

– Ah ! Les filles, tu sais...

– Oui mais...

– Je pense plutôt que c’est Julien qui a raison de dire que ce sont des braconniers. Ou peut-être est-ce le vieux Simon lui-même qui s’y rend. Personne ne sait où il va la plupart du temps.

– Ouais ! Il est bizarre celui-là.

– Il y a peut-être eu un trésor jadis, dit Gaétan, mais je ne pense pas qu’il y soit encore de nos jours.

– Hey ! Regarde, interrompt soudain Pierre en pointant la tour du moulin. J’ai vu une lumière là.

– Où ?

– Juste là, près de la tour en ruine.

Les deux garçons restent figés, les yeux rivés dans la direction indiquée. Un long moment après, elle

réapparaît, mince raie de clarté se profilant sur le mur noir de la bâtisse. Puis elle disparaît et est de nouveau visible un peu plus loin. On dirait la lueur d'une lampe de poche.

Aucun des deux ne parle. Ils restent aux aguets. Puis Gaétan murmure :

- Il y a quelqu'un là-bas.
- Oui.
- Qui ça peut bien être ?
- Sais pas.
- Julien avait raison.
- Oui.
- Il y a quelqu'un qui y vient la nuit.
- Oui.
- Un braconnier sans doute.
- Ou un trafiquant de drogue.
- Ou des malfaiteurs.

Ils s'interrogent du regard pour savoir s'ils vont traverser la rivière et essayer de découvrir celui ou ceux qui sont là et ce qu'ils font. Pierre a envie d'y aller et pourtant il rejette aussitôt cette idée en se remémorant le conseil de Julien.

Cependant ils ne peuvent s'empêcher d'espérer qu'il y a vraiment quelqu'un à la recherche du trésor. Ils continuent leur guet mais la lumière ne revient plus. Tout reste plongé dans l'obscurité la plus complète. Alors ils retournent à l'intérieur de la tente, se glissent dans leur sac de couchage et finissent par s'endormir en rêvant d'or et de pierres précieuses.

4

Visite du vieux moulin

Ils se réveillent tôt. Pendant un long moment, ils restent étendus, trouvant agréable de pouvoir se lever quand bon leur semble. Le chien rôde autour de la tente.

– As-tu bien dormi ? demande Gaétan.

– Oui assez. Mais je me suis réveillé deux fois, pour penser aux rôdeurs.

– Je vais allumer le feu.

– Je prépare les œufs et le bacon. Puis on ira se baigner.

– D’ac.

Le soleil brille sur l’eau, une légère brume monte de la rivière. Gaétan plonge. Pierre avance prudemment, l’eau est froide au début mais ils s’y habituent assez vite. Gaétan est un bon nageur et trouve facile d’aller jusqu’à l’autre rive et d’en revenir mais Pierre en est incapable. Il reste près du bord.

Puis Gaétan s’approche de lui pour l’éclabousser ;

ils se chamaillent un peu là où l'eau est peu profonde et, haletant comme des coureurs après un sprint, ils s'étendent sur la berge.

– Sais pas ce que tu penses, camarade, dit Gaétan, mais je pourrais dévorer un bœuf en entier.

– Et moi deux.

– Allons déjeuner.

Ils allument le feu et font cuire des œufs avec du bacon. Les œufs crèvent et le bacon brûle ; mais cela n'a aucune importance. Ils dévorent comme des ogres.

Le repas terminé et le matériel bien rangé, ils s'assoient pour planifier cette magnifique journée. Leurs regards se portent naturellement sur le vieux moulin qui se dresse, imposant et majestueux, juste en face d'eux, de l'autre côté de la rivière. Ils discutent de la lumière aperçue durant la nuit.

– Je me demande si c'étaient vraiment des braconniers, dit Pierre.

– Je ne vois pas qui d'autres.

Ils réfléchissent un moment.

– On pourrait y aller, suggère Gaétan, juste pour y jeter un petit coup d'œil.

– Certainement, acquiesce Pierre, qui se mourait d'envie d'y aller.

Ils se mettent en route immédiatement. Le chien saute sur le bac et s'installe sur le devant, les oreilles au vent.

– En avant toutes.

Ils rament mieux maintenant et ils ont vite traversé la rivière. Ils attachent l'embarcation et de fraient un chemin à travers les broussailles.

Tout est différent de ce côté de la rivière. Sur la rive qu'ils viennent de quitter, s'étendent des champs à perte de vue mais, ici, on ne voit que des pins énormes et des fougères. Ils avancent vite. Le chien les précède de quelques dix pas.

Vers le sommet de la colline, les pins se raréfient et un pré s'allonge jusqu'aux murs du vieux moulin.

– Premier rendu, crie Pierre.

Et il part en courant.

C'est à bout de souffle qu'ils atteignent l'entrée principale de ce qui avait été un bâtiment considérable. De grandes brèches formées par les restes écroulés d'un mur de pierre font face à une muraille, haute et solide, en forme de tour, qui se dresse au bord d'un précipice.

– On dirait un château du Moyen Âge, fait remarquer Gaétan.

Des fondations de béton attestent de l'existence

d'une maison et d'une espèce de caveau sur le côté gauche. Ces vestiges forment une cour intérieure, dont le point central est la margelle d'un puits maintenant tari.

De ce point, la vue s'étend sur des kilomètres et des kilomètres de plaine verdoyante. Quel endroit paisible !

– Un super de bel emplacement pour se défendre contre une invasion ennemie, observe Gaétan. On pourrait les voir venir de loin.

– Ça doit remonter à l'époque de la colonisation, ajoute Pierre, fier de montrer son érudition.

– Dans les années dix-huit cents sûrement...

– Peut-être bien... En tous cas, viens. On ne va tout de même pas passer le reste de la journée à contempler le paysage.

– Allons-y.

Ils font le tour des décombres puis ils arrivent devant ce qui a dû être la porte principale du moulin. Maintenant il n'y a plus de porte mais un encadrement en pierre et des chambranles recouverts de lierre. Un mur d'environ deux mètres de hauteur va de la tour à l'emplacement de la maison disparue. Leur exploration les conduit finalement à un muret marquant l'entrée principale du site. Une route en gravier y aboutit, en provenance de la plaine qui s'étend à perte de vue.

Ils ont à peine fait cinquante pas dans ce chemin qu'ils découvrent, derrière un petit bosquet, la roulotte du vieux Simon et, à côté, Simon lui-même, assis sur une chaise de parterre.

Il les regarde de ses yeux brillants et sourit en hochant la tête.

– Bonjour monsieur Simon, dit Pierre.

– Ainsi vous êtes là, se contente-t-il de répondre sans paraître le moindrement surpris de les voir. Il me semblait bien que je vous verrais aujourd'hui. J'en ai eu le pressentiment.

– Vraiment ? dit Gaétan.

– Je vous ai aperçus au bord de l'eau, dans votre belle tente.

– Mais que faites-vous caché ici monsieur Simon ? demande Pierre. Avez-vous réussi à attraper des faisans ? ou des perdrix ?...

– Hein ? Des faisans !... Des perdrix !... répond Simon fort surpris par la question. La loi le défend, la chasse est défendue à cette période de l'année. Je m'y conforme. Mais pourquoi êtes-vous ici ce matin ?

– Une simple visite, répond Gaétan.

– Nous sommes venus voir les ruines de ce vieux moulin, continue Pierre.

– Pour admirer les ruines ? Vraiment ?

– Oui, répond Gaétan. Pour admirer les ruines. Mais nous ne pensions pas vous rencontrer.

Le vieux ricane. Puis après avoir jeté un regard circulaire, comme s’il voulait s’assurer que personne ne l’entende, il continue :

– Personne ne sait où l’on rencontre le vieux Simon, ni ne peut dire où il sera la fois suivante. Ainsi vous ne pensiez pas me voir ici ?

– Non.

– Peut-être espériez-vous y trouver autre chose ?...

Pierre et Gaétan le considèrent un petit moment en silence, presque penauds de s’être faits surprendre sur cette colline. Mais le vieux saltimbanque continue :

– Ah ! Vous n’êtes pas les seuls à venir ici dans ce but.

– Que voulez-vous dire ? demande Gaétan.

– Voyons donc les gamins ! Ne venez pas me faire accroire que vous êtes venus juste pour admirer le paysage.

– Que voulez-vous dire ? répète Gaétan.

– Que vous n’êtes pas les seuls à venir ici dans ce but.

Un silence lourd s'établit entre eux. Puis Gaétan ose poser la question :

– Pensez-vous au trésor, monsieur Simon, celui dont vous nous avez parlé ?

– Existe-t-il vraiment ? ajoute Pierre.

Simon ne répond pas. Il se contente de hocher la tête en faisant semblant de regarder vers l'horizon.

– Ce n'est qu'un racontar, n'est-ce pas ? continue Pierre. Ce n'est pas réellement vraie cette affaire-là ?

– Peut-être que oui, peut-être que non.

– La nuit dernière, nous avons vu une faible lumière au moulin, dit Gaétan.

– Vrai ?... Ce ne serait pas la première fois que des individus y viennent, le soir, pour y faire des recherches, mais ils n'ont rien découvert encore et ils n'y arriveront pas. Je le sais. Ils n'y arriveront pas.

– C'est qu'il n'y a pas de vrai trésor ? conclut Gaétan, comme s'il voulait mettre un terme à cette discussion embarrassante.

– Et vous, monsieur Simon, avez-vous trouvé quelque chose dans ce moulin ? ajoute Pierre.

– Ah ! fait-il, c'est un secret.

– Un secret ? ... Vous avez donc trouvé...

– Ah ! je sais, coupe Pierre, vous avez trouvé quelque chose. N'est-ce pas que vous avez trouvé... C'est la montre ? N'est-ce pas ? C'est ici que vous l'avez trouvée ?

Cette idée lui est venue subitement, comme un éclair.

– Je sais ; c'est l'homme que nous avons vu au marché, celui qui voulait voir la montre de plus près, c'est lui qui l'a perdue ici et vous l'avez trouvée ? C'est ça ?

Le vieux Simon ne répond pas tout de suite : il continue à hocher la tête.

– Il y a mieux à découvrir que de vieilles montres pour ceux qui y mettront le temps et la patience.

– Le trésor ? C'est donc vrai ?

Brusquement il se lève et dit :

– Je dois partir. J'ai des paniers à aller porter chez un client. Et je vous préviens, mes garçons, ne venez pas ici la nuit.

– Pourquoi ? demande Pierre.

– Ça pourrait être dangereux.

Puis il va chercher son cheval qui broutait dans la prairie voisine, l'attelle aux brancards de la roulotte puis y entasse ses paniers et autres sculptures.

– Au revoir, dit-il en grimant sur le siège, et surtout rappelez-vous ce que je vous ai dit : ne venez pas la nuit.

– Au revoir monsieur Simon, disent-ils.

Le véhicule vétuste cahote lentement dans le pré puis s'engage dans le sentier qui serpente jusqu'au bas de la colline. Les deux garçons sont seuls maintenant et, trop excités par les paroles mystérieuses de cet étrange personnage, ils restent là sans bouger. Et c'est d'une voix tremblante que Pierre dit :

– Et s'il y avait vraiment un trésor !

Gaétan ne répond pas. Il est là, les mains dans les poches, sifflant entre ses dents, mais Pierre sait par son attitude et par l'expression de son visage qu'il pense la même chose que lui. Peut-être le trésor existe-t-il ! Si c'était vrai ! Il sent croître son agitation intérieure et il est bien convaincu qu'il en est ainsi de son cousin.

– Quoiqu'il en soit, continuons notre visite, dit-il.

En circulant dans l'emplacement, ils remarquent des vestiges importants, encore presque intacts. La cour intérieure est couverte d'herbe et par endroit émergent des morceaux de trottoir en pierre plate, maintenant envahis par les mauvaises herbes. À l'une des extrémités de cette cour, un foyer, également en pierre.

– Eh ! Regarde ici, dit Gaétan.

– Un mégot de cigarette ! Quelqu’un est venu ici récemment.

– C’est peut-être Simon.

– Simon ne fume pas. Mais quelqu’un d’autre est venu en griller une il n’y a pas bien longtemps.

– Allons voir du côté de la tour.

Ils avancent du côté de cette immense tour en pierre. Gaétan pénètre par une ouverture dans le mur d’un mètre environ d’épaisseur, ouverture qui jadis avait eu une porte. Il ne subsiste plus que deux pentures rouillées. Sur la gauche, un gros foyer avec une cheminée s’élevant jusqu’au haut de la muraille de la tour. Il avance dans cet âtre et regarde autour et vers le haut.

– Oh ! s’exclame-t-il. On peut y monter, il y a des barres de métal posées en travers.

– Allons-y.

– Regarde : il y a une ouverture là, ajoute Gaétan en indiquant un trou noir de forme rectangulaire aux trois quarts de la hauteur de la cheminée.

– Eh oui ! Il y a un trou là. Je me demande bien à quoi il pouvait servir.

– Je monte pour voir.

Il agrippe une des barres de fer et, par la force de ses bras, se soulève pour ensuite saisir une autre barre. Il finit par atteindre l'ouverture en question. Pierre le rejoint aussitôt.

Ils se tiennent debout sur une des barres et contemple ce trou. Il est assez large pour laisser passer une personne. Mais il y fait sombre.

– Quel dommage que nous n'ayons pas une lampe de poche, maugrée Gaétan.

– Seigneur ! C'est un tunnel à l'intérieur même du mur de la tour.

– Avance un peu pour voir où il conduit.

En rampant, Pierre s'engage dans cet étroit couloir de pierre. Celui-ci tourne légèrement vers la droite puis descend en pente douce. Il avance encore un peu.

– On n'y voit presque rien, crie-t-il.

– Avance encore un peu. Je te suis.

– Ça va loin à l'intérieur du mur.

– Fais attention où tu poses les mains et les genoux, il peut y avoir des trous.

– Oui, oui.

Ils progressent lentement dans ce long tunnel obscur. Encore quelques mètres. Puis Pierre s'exclame :

- J’arrive au bout.
- Qu’est-ce qu’il y a ?
- Une caverne ou une chambre.

Ils découvrent la chambre la plus étrange qu’ils n’ont jamais vue. Elle a six côtés et une série de petits orifices rectangulaires laissant entrer de la lumière. Aucune autre issue que ce tunnel par où ils viennent d’entrer. À chacun des six coins où les murs de pierre se rejoignent se trouve une colonne qui monte puis s’incurve pour rencontrer les autres en un point central, formant ainsi une sorte de coupole. Mais ce qui étonne le plus les deux jeunes garçons ce sont des ornements taillés dans la pierre juste à la naissance des courbures. Des têtes d’hommes grimaçants. Plutôt sinistre comme décor.

Ils examinent, à la faible lueur venue des petits orifices, ces têtes hideuses qui les regardent et ricanent de leurs sourires de pierre. Il se dégage une odeur de terre humide.

- Sortons d’ici, dit Pierre.
- Je me demande bien à quoi ça pouvait servir, murmure Gaétan. Quelle était donc l’utilité de construire un tunnel dans un mur et qui aboutit à une chambre comme celle-ci ?
- C’était un bon endroit pour cacher des gens ou

enfermer des prisonniers, répond Pierre.

– On les aurait trouvés sans peine.

– Vraiment ?

– N’importe qui pouvait découvrir cette chambre. On y est arrivé facilement. Mais je pense qu’en plus de ce tunnel, il doit y avoir une autre issue.

– Ça serait logique.

– On trouvera.

– Ce n’était peut-être pas aussi facile à trouver quand la cheminée était neuve et qu’il y avait du feu dans le foyer, fait remarquer Pierre.

Il a envie de retrouver la lumière du jour. Il se sent enterré et envahi par l’horrible impression que des choses rampent à ses pieds. Il est au milieu de la chambre tandis que Gaétan avance en tâtant les murs de ses mains.

– Il doit y avoir une porte secrète. J’ai lu qu’il suffisait de pousser une pierre ou une tête ou de tirer quelque chose pour ouvrir ce genre de porte. Il en existe certainement une dans un endroit pareil.

– En tous cas, ce n’est pas évident.

À cet instant précis, Pierre pousse un cri. Il vient d’éprouver la sensation bizarre que le sol a cédé sous ses pas. Il saute vivement en arrière. Gaétan s’approche

de lui et s'informe :

- Qu'y a-t-il ?
- Le sol a bougé.
- Où ?
- Juste ici.

Et il indique l'endroit qu'il vient de quitter. À la faible lumière, ils voient que réellement le sol a cédé. Une des dalles de ciment, plate et carrée, s'est affaissée de deux centimètres.

- Seigneur !

Le passage secret

À genoux, les deux garçons tentent de pousser la dalle pour la faire descendre davantage mais elle ne bouge pas. Gaétan pousse et frappe de toutes ses forces ; Pierre la piétine en vain.

– C’est évidemment la porte d’une sortie secrète, observe Gaétan, la voix tremblante d’émotion. Nous l’avons entrouverte et elle est maintenant coincée.

– Mais comment l’avons-nous ouverte ?

– Sais pas.

– Il doit y avoir un mécanisme quelconque. Et par hasard nous l’avons actionné.

Juste à ce moment, ils entendent Bijou aboyer au loin. Des voix d’hommes résonnent de façon étrange dans le tunnel. Pierre sent la main de son cousin s’abattre sur son épaule.

– Il y a quelqu’un. Allons voir.

Ils retrouvent l’entrée de l’étroit couloir et s’y

engagent à plat ventre. Au fur et à mesure qu'ils avancent, la lumière devient plus forte et les voix leur parviennent plus distinctement. Bijou a cessé de japper.

Pierre atteint l'ouverture et, avec prudence, y passe la tête. Il regarde vers le bas et recule.

– C'est l'homme qui a voulu voir la montre du vieux Simon, souffle-t-il à l'endroit de son cousin qui attend juste derrière lui.

Il n'y a aucun doute ; c'est lui. Il porte le même costume clair à carreaux et il reconnaît sa voix. Il parle fort et vite.

– Voici l'endroit, qu'il dit ; une grande cheminée avec une ouverture aux trois quarts de sa hauteur. De là part un étroit tunnel qui descend lentement vers une espèce de cave, où il n'y a rien, aucune issue, en autant que je sache. J'espérais y découvrir une porte secrète ou quelque chose du genre. J'y ai passé toute une heure et n'ai rien trouvé. Faudrait y retourner.

Anxieux, Pierre et Gaétan l'écoutent. L'homme connaît donc l'existence de cette chambre secrète mais ignore qu'il y a une trappe dans le plancher.

– Nous allons monter, continue-t-il, et faire une nouvelle investigation.

– Seigneur ! pense Pierre, s'ils montent maintenant nous sommes cuits.

Mais l'autre homme continue :

– Je ne suis pas du genre à grimper dans les cheminées. Je te crois, Jérôme. Si tu dis qu'il n'y a rien, ça me suffit. Nous devons donc procéder d'une autre façon.

– Oui, nous n'avons plus le choix, répond l'homme au costume à carreaux qui, selon toute vraisemblance, s'appelle Jérôme.

Pierre se sent glacé jusqu'à la moelle des os. Il ne craint pas tant que son cousin et lui soient découverts mais redoute plutôt de voir ces deux hommes pénétrer dans la chambre noire où l'entrée de la trappe est mi-ouverte, telle qu'ils l'ont laissée. À aucun prix, il ne faut permettre cela.

Il n'en doute plus maintenant, un trésor se cache là et ces hommes essaient de le découvrir.

Soudain le compagnon de Jérôme s'écrie, impatienté : – Qu'est-ce que ce chien fait ici ? – Sais pas, réplique l'autre, il y a des tas de chiens errants dans la région. – Celui-ci semble attendre quelqu'un. Et pourquoi traîne-t-il par ici ? Ouste, ouste, va-t-en, ouste... – Laisse-le, il ne fait rien de mal.

– Il doit y avoir quelqu'un avec lui, poursuit l'homme, et il ne faut pas être vus. Ouste, ouste, déguerpis. Va-t-en.

Il crie, furieux, et on entend le bruit d'une pierre lancée sur le sol et le chien qui se lamente. En entendant cela, Pierre se met à trembler de rage et se penche vers l'ouverture. Il voit les deux hommes juste en dessous de lui. L'un est gros et chauve. Il s'apprête à ramasser une autre roche pour la lancer vers Bijou.

Oubliant toute prudence, il se penche davantage et crie à tue-tête :

– Et là vous ! Laissez mon chien tranquille.

L'effet est renversant. Les deux hommes se retournent vivement et regardent vers le haut de la cheminée.

– C'est mon chien, continue Pierre.

Ils paraissent un instant trop surpris pour parler. Puis celui qui s'appelle Jérôme dit :

– Que fais-tu là haut, sale garnement ?

– Hey là ! Rien ne vous autorise à m'appeler sale garnement. Suis pas plus sale que vous. Puis laissez mon chien tranquille.

Pierre est furieux maintenant. Bijou a reconnu sa voix et regarde en l'air, les oreilles dressées et la queue agitée.

– Tu ferais mieux de descendre ou je vais aller te chercher.

– Faudrait voir ça. Essayez donc pour voir.

Très préoccupé au sujet de Bijou, Pierre a complètement oublié la présence de Gaétan derrière lui. C'est donc une surprise pour les deux hommes qui s'attendaient à ne voir descendre qu'un seul garçon, de se retrouver plutôt en présence de deux.

– Que faisiez-vous là-haut ? demande encore l'homme au veston à carreaux.

– En quoi ça vous regarde ? répond Gaétan d'une manière effrontée. Si vous touchez à notre chien, vous aurez affaire à nous.

Les deux hommes restent perplexes. Ils ignorent ce que les garçons ont pu entendre de leur conversation. Peut-être ont-ils tout entendu, peut-être rien, peut-être une partie, et quelle partie ?

– On désire vous parler, dit le gros chauve.

– À quel sujet ? interroge Gaétan sur un ton plutôt arrogant.

– Vous le saurez bientôt.

Le chien gambade joyeusement autour d'eux, visiblement heureux de les revoir. Gaétan pousse du coude son cousin. À aucun prix ces hommes ne doivent monter dans la cheminée.

– Nous vous écoutons.

– Mon ami et moi, commence Jérôme d’un air désinvolte, nous visitons ce moulin...

– Nous aussi.

– ... Nous aimons beaucoup les ruines...

– Nous aussi.

– ... et nous parcourons le monde...

– Nous aussi.

– ... pour en visiter...

– Nous aussi.

– ... Nous sommes des archéologues.

– Nous aussi.

– Hey là ! Ça va faire le niaisage ! coupe le gros chauve. Nous détestons les petits garçons indiscrets qui se cachent dans les cheminées pour écouter les conversations des adultes.

– Et nous, nous détestons les pépères qui lancent des roches aux chiens, rétorque Pierre, rouge de colère.

– Que faisiez-vous là-haut ? répète-t-il.

Ces paroles du gros chauve sont dites avec furie.

– Oh ! Une simple visite, répond Gaétan qui ne semble pas du tout effrayé. Nous aussi, nous aimons ce genre d’endroit et plus tard nous ferons des études en

archéologie.

– Vraiment ? dit l'autre d'un ton moqueur.

– Il y a là un passage secret qui descend à l'intérieur du mur, continue Gaétan d'un ton calme, et qui mène à une chambre noire. Nous y avons pénétré mais ça ne vaut pas la peine car il n'y a rien d'intéressant à l'intérieur. Il fait noir et il y a des têtes de monstres horribles sur les murs. Et rien d'autre. Vraiment inutile d'y aller.

– Ah ! fait Jérôme ; pourtant, dans ce genre d'endroit, on pourrait s'attendre à trouver une porte secrète ou un escalier dérobé ou autre chose du genre.

– Eh bien ! Il n'y en a pas.

Silencieux, Pierre l'écoute, admiratif. Il trouve toujours la meilleure solution. Il leur faut absolument décourager les deux hommes à visiter cette chambre noire où la porte de la trappe est à demi ouverte.

Jérôme et son compagnon le dévisagent, ne sachant pas s'ils doivent le croire ou non. Ils présentent un aspect redoutable et semblent prêts à tout. Pierre a la conviction qu'ils se méfient. Mais avant qu'ils puissent pousser plus loin cette conversation embarrassante, un bruit de sabots de cheval retentit dans la cour. Une voix féminine s'élève :

– Ah ! Vous êtes là ! Je vous ai cherchés partout.

D'abord je suis allée au campement et vous n'y étiez pas. J'ai vu la barque sur la rive opposée ; alors j'ai pensé que vous étiez ici.

En parlant, Véronique s'est rapprochée et descend de son poney. Elle examine l'homme à la veste à carreaux ; celui-ci semble mal à l'aise. Il se retourne vers les garçons et déclare :

– Je me rappelle. Je vous ai déjà vus. Au marché, je crois bien.

Et il n'en dit pas plus. Il se contente de lancer un furtif coup d'œil à son copain et conclut :

– Je pense que nous ferions mieux de continuer notre promenade.

– Parfait.

– On se reverra, lance-t-il à l'endroit des trois enfants.

– J'espère que non, répond Gaétan.

Pierre se tourne vers son cousin plongé dans une profonde réflexion. Ils sont si énervés et absorbés par leurs pensées que Véronique passe inaperçue. Celle-ci doit toussoter pour attirer leur attention.

– Excuse-nous, dit Pierre. Nous... nous...

Il s'arrête et regarde Gaétan qui se gratte la tête en lui lançant un clin d'œil.

– Nous avons quelque chose à faire. Nous devons retourner à la tente pour chercher une lampe. Ça ne prendra pas beaucoup de temps. Nous voulons examiner...

– Si c'est un secret, interrompt Véronique, ne croyez pas que je veuille l'entendre...

– Non, non.

– Mais tout le monde sait qu'il y a un passage secret dans cette muraille et une chambre cachée en dessous. Il y fait noir. Je le sais parce que j'y suis déjà allée.

– Nous y avons découvert l'entrée d'une trappe, explique Pierre. Seulement...

– Une trappe ?

– ... nous ne sommes pas encore arrivés à l'ouvrir tout à fait.

– Une trappe, dis-tu ? Oh ! Pierre ! C'est merveilleux ! Des dizaines et des dizaines de personnes y sont descendues sans jamais la découvrir. Penses-tu qu'il y a un trésor ?

– Il nous faut absolument y retourner avant que ces hommes ne reviennent. Mais il nous faut une lampe de poche.

– Il y en a des tonnes à la maison, annonce Véronique. Je pourrais aller en chercher une ou deux.

Avec Robin, ça ne sera pas très long.

– Il ne faut pas que nous y allions tous, dit Gaétan. Nous deux, nous resterons ici avec le chien au cas où ces deux types reviendraient. Nous ne voulons pas qu'ils connaissent l'existence de la trappe.

– Tu as bien raison, conclut la fille.

Elle voudrait bien poser des milliers de questions mais elle se contente de dire :

– Alors, je retourne à la maison à toute vitesse pour chercher la grosse lampe de papa. Je ferai galoper mon Robin.

– Merci, font ensemble les deux garçons. Nous t'attendrons ici même.

Elle leur sourit et se met en route.

– Après tout, c'est heureux qu'elle soit venue, avoue Gaétan en s'asseyant sur la margelle du puits.

– Penses-tu qu'ils vont revenir ?

– Pas tant que nous serons ici ; ils ne veulent pas se faire voir. J'aimerais bien savoir ce qu'ils cherchent.

– Le trésor, sans aucun doute, dit Pierre. Comme le laisse sous-entendre Simon. Je n'y croyais pas au début, mais maintenant je pense qu'il y a quelque chose là.

– Il doit y avoir quelque chose en effet. Mais ce qui

est étrange, c'est la façon dont nous avons trouvé la trappe, en un instant, alors que personne n'y était arrivé jusqu'à présent.

– Je pense que nous avons eu de la chance.

– Je crois plutôt, explique Gaétan songeur, que c'est à cause d'une des têtes sculptées. En cherchant mon chemin à tâtons dans le noir, je les ai manipulées et il m'a semblé sentir bouger l'une d'elle.

– Vrai ?

– J'ai cru qu'elle s'est un peu détachée du mur. C'est peut-être un mécanisme secret qui ouvre cette trappe.

– Tu te souviens de laquelle ?

– Mais non, il faisait trop noir.

Ils se taisent et restent là, au soleil, attendant le retour de la fille au poney. Ils la tiendront au courant de tout. Elle le mérite bien, puisqu'elle est allée chercher la lampe.

Dès son retour, ils grimpent dans la cheminée, rampent dans l'étroit tunnel et arrivent tous les trois dans la chambre mystérieuse. Elle apparaît bien différente à la lumière et beaucoup plus petite. Les têtes sculptées du haut des piliers les regardent et, sur le sol, près du mur, une dalle de ciment est légèrement

descendue. Ils essaient de la soulever mais ça ne fonctionne pas ; alors ils sautent dessus pour voir s'ils arriveront à la faire bouger davantage mais rien n'y fait. Elle est d'une solidité à toute épreuve.

– Grand Dieu ! fait Véronique après un long moment d'observation en silence. Je meurs d'envie de savoir ce qu'il y a en dessous.

– Peut-être n'est-ce pas une trappe, dit Pierre découragé, mais simplement une dalle défoncée.

– Mais c'est une trappe. Faut que ce soit une trappe, crie Véronique, puisque tout le monde dit qu'il y a une sortie secrète. Autrement, pourquoi aurait-on construit une telle chambre, sans autre accès que cet étroit tunnel de pierre ?

– C'est logique, approuve Pierre.

– Tant de personnes ont essayé. Et alors que nous y sommes presque, nous ne pouvons plus avancer. Ça me rend furieuse.

– Je pense que c'est une des têtes qui actionne le mécanisme, affirme Gaétan.

– Tu penses ?

– Faudrait voir, suggère Gaétan.

Ensemble ils examinent attentivement chacune des six têtes. Pierre se gratte le crâne, soucieux.

– Je suis sûr qu’une d’elle a bougé, répète Gaétan. Je l’ai sentie.

– Il est possible alors que si tu bouges de nouveau la même, la dalle s’ouvrira tout à fait et nous pourrons y passer.

Ils touchent toutes les têtes, une par une. Et la trappe, si c’en est une, présente toujours le même aspect : une légère dépression carrée. Les garçons manipulent encore les têtes pendant que Véronique saute à pieds joints sur la dalle récalcitrante. Soudain, elle pousse un cri :

– Elle a bougé ! Elle a bougé !

Gaétan projette la lueur de la lampe dans sa direction.

– Regardez, dit-elle excitée. Il y a une fissure plus large de ce côté. Elle a bougé sous mes pieds.

Elle indique de son doigt.

Et c’est exact. Une ouverture étroite et sombre apparaît sur l’un des côtés de la dalle de ciment. Elle a descendu de deux autres centimètres et a glissé un peu sur le côté. Une dalle qui s’ouvre de côté pour former une trappe ? Est-ce possible ?

Gaétan s’agenouille tandis que Pierre tient la lampe. Il tire, de toutes ses forces. Véronique vient d’insérer

ses doigts dans la fente, de même que Pierre. À trois, ils tirent et elle s'élargit un peu. Encore un peu. Et encore un peu. Et encore un peu.

– On va l'avoir.

Lentement la dalle de ciment glisse de côté jusqu'à disparaître sous le plancher, laissant une ouverture assez grande pour permettre à une personne d'y passer.

D'une main tremblante, Véronique dirige le faisceau de lumière vers le bas. Ils découvrent une autre chambre, apparemment identique à celle où ils se trouvent. Et dans un coin, les premières marches d'un escalier de pierre s'engouffrant dans les entrailles de la terre.

6

Partie de cache-cache

Gaétan voudrait descendre immédiatement pour explorer cette nouvelle chambre et voir où mène cet escalier mais Véronique déclare qu'elle doit rentrer à la maison pour dîner.

– J'ai été en retard hier et mes parents se sont inquiétés. Si je le suis aujourd'hui encore, et bien, ils vont m'empêcher de revenir et je ne pourrai plus vous aider dans vos recherches.

Gaétan marmonne entre ses dents et jette un coup d'œil vers l'ouverture béante. Il meurt d'envie d'y descendre mais il se rend à l'évidence : c'est présentement impossible car il leur faut des cordes ou une échelle pour atteindre le plancher inférieur à trois mètres plus bas.

– Alors, fait-il remarquer, il faut fermer cette trappe ; elle ne peut pas demeurer comme ça, grande ouverte.

– Sûr, conclut Pierre en se relevant.

Véronique dirige alors la lumière vers le mur et sursaute :

– Hey ! Regardez ! Deux têtes sont tournées. Il me semble qu’elles n’étaient pas comme ça tantôt.

– C’est bien vrai, approuve Gaétan.

– C’est plutôt bizarre.

En effet, deux des figures hideuses, au lieu de regarder droit devant elles, sont tournées vers la gauche.

– Voyons ça de plus près, dit Gaétan.

– Bizarre en effet, dit Pierre soucieux.

– Je suppose que c’est le mécanisme qui actionne l’ouverture de la trappe... Et si je les remets en position normale...

Gaétan saisit les deux têtes et essaie de les tourner face vers l’avant. Il faut s’y mettre à deux ; le mécanisme est rouillé et c’est avec un grincement rébarbatif que la dalle de ciment glisse petit à petit et remplit l’ouverture carrée. Mais elle reste à un niveau plus bas que les autres laissant visible une dépression de quelques millimètres. Impossible de la remettre à sa place originale.

– Pas grave, dit Gaétan. Qu’elle reste là !

Véronique déclare alors avec solennité :

– C’est merveilleux ! Pierre, Gaétan, vous êtes les garçons les plus intelligents de la terre.

Et elle leur donne un beau gros bec sonore sur la joue. À chacun. Puis elle continue :

– Me permettez-vous de vous accompagner quand vous irez à la découverte du trésor ? Vous pourrez le garder en entier. Je ne désire que participer aux recherches.

– Oui, oui, c’est possible, répond Gaétan. Pour le moment, n’en parle à personne.

– Merci. Merci beaucoup. J’aimerais tant que nous commencions maintenant mais je dois rentrer avant le repas du midi.

– Entendu. Sortons, conclut Pierre.

Après avoir rampé dans l’étroit tunnel et descendu par la cheminée, ils se retrouvent dans la cour où les attendaient Bijou et Robin. Ils se sourient, heureux.

– Je reviendrai cet après-midi, dit-elle, et nous déciderons de ce qu’il y aura à faire. J’apporterai des cordes.

– Nous irons à ta rencontre, dit Pierre.

– Salut ! Bye !

– À tantôt !

Elle part donc sur son poney. Pierre et Gaétan descendent lentement la colline en direction de la rivière. Ils ne doutent plus maintenant de l'existence d'un trésor caché et ils le trouveront malgré les manigances de Jérôme et de son comparse. Ils sont si énervés et pleins de projets qu'ils ne sentent pas la faim. Ce n'est qu'à leur arrivée au campement, devant les provisions qui les attendent, que leur estomac crie famine. Ils mangent avec grand appétit.

Après le repas, ils préparent ce dont ils ont besoin pour descendre explorer la deuxième chambre. Ils n'ont qu'une corde.

– Ce sera suffisant, dit Gaétan.

Et ils partent à la rencontre de Véronique. Comme ils s'installent dans le bac, Pierre a une idée.

– Si nous prenions nos tire-roches.

Il regarde son cousin et ajoute en riant :

– Juste au cas où ils reviendraient...

– Va les chercher, coupe Gaétan. Le mien est dans mon sac de toile bleue.

Il revient avec les tire-roches et ils mettent une poignée de cailloux ronds dans leurs poches de pantalon.

Ils traversent la rivière, attachent le bac à un tronc

d'arbre et attendent leur amie Véronique. Le rendez-vous avait été fixé à deux heures près du gros mélèze. Ils attendent longtemps. Puis enfin elle arrive, à bride abattue.

– Excusez-moi d’être si en retard. Tout le monde voulait savoir où j’allais et j’ai dû inventer un paquet d’affreux mensonges pour réussir à quitter la maison avec Robin. Mon père est très soupçonneux, vous savez, et ma mère plutôt sévère.

– Oh ! Ça ne fait rien, répond Gaétan pour être gentil, même si au fond de lui-même il bouillonnait d’impatience.

– Il ne faut pas qu’ils se doutent de quoi que ce soit, continue-t-elle.

– Bien sûr ! Bien sûr !

Elle saute sur l’embarcation et dit :

– J’ai apporté des vivres : du pain, des brioches et du beurre d’arachide. Alors on pourra faire un petit pique-nique après l’exploration.

– Excellente idée, approuve Gaétan. En route pour le vieux moulin. Espérons que les deux bonhommes n’y sont pas déjà.

Et les deux garçons se mettent à ramer à contre-courant, ce qui, malgré l’habileté qu’ils ont acquise,

prend beaucoup de temps. Bijou se tient debout en avant de l'embarcation, les oreilles au vent, regardant vers le rivage. L'odeur qui se dégage du havresac de Véronique l'excite.

– Hey ! Pousse-toi, crie-t-elle. Ce sont des brioches et t'en auras pas... Tranquille. Sinon tu vas tomber à l'eau.

– Il serait temps qu'il apprenne à nager, réplique Pierre sur un ton moqueur.

– Ouais !... Et après il éclaboussera tout le monde... Regardez, j'ai apporté un joli bouquin. Je l'ai pris dans la bibliothèque de papa. C'est un livre sur les bâtiments historiques de la région et on y mentionne le vieux moulin. Vous voulez savoir ?

– Est-il question d'un trésor ? demande Pierre visiblement obsédé par la question.

– Sais pas encore.

Elle feuillette le volume et s'arrête sur un paragraphe intéressant :

– Le vieux moulin de Stanbringham a été construit par des colons irlandais au début des années mil huit cents...

– À quoi servait-il ?

– Sais pas exactement.

Elle continue à lire pendant que les deux garçons rament de toutes leurs forces.

– Je ne vois rien concernant le trésor, observe-t-elle au bout d’un moment. C’était un moulin à farine... Oh ! Ici on parle de galeries souterraines, écoutez :

« Monseigneur le Comte de Stanbringham, poursuivi par des mercenaires à la solde du pirate Jambe-de-bois, presque mort de faim et de froid, trouva refuge dans ce moulin qui porte aujourd’hui son nom. Les colons irlandais, eux-mêmes assiégés durant plusieurs semaines, lui donnèrent asile dans un lieu caché. Ensuite ils l’ont fait évader par un passage secret. »

– Je suppose que c’est la chambre à six têtes, dit Pierre.

– Et le passage secret, c’est sûrement au bas de cet escalier sous la trappe, ajoute Gaétan qui n’arrête pas de ramer.

– Peut-être que le comte y avait-il déposé un trésor, poursuit Véronique. C’est bien possible. Tout son or et ses bijoux, qu’il a confiés aux maîtres du moulin.

– Ça se peut, dit Pierre, rayonnant.

– Ça devait être horrible de rester dans l’obscurité totale de cette chambre lugubre pendant des jours et des jours, dit Gaétan.

– Pendant plusieurs semaines, qu'on dit dans le livre, précise Pierre.

Pendant ce temps, le chien, alléché par l'odeur des brioches, a fourré son nez dans le havresac. Véronique lui donne une petite tape. Quand il retire son museau du sac, il tient dans sa gueule tout le lunch.

– Hey ! Lâche ça, crie-t-elle.

Le chien s'éloigne et va chercher refuge à l'autre bout de l'embarcation. Pierre tend le bras pour l'attraper, puis Gaétan vient aussi à la rescousse. Le chien s'esquive vivement et tombe dans la rivière, le sac de brioches dans la gueule.

– Bon Dieu de Bon Dieu ! hurle Véronique.

– Maudit chien ! crie Gaétan. Reviens.

Mais Bijou s'en tire très bien ; il nage vers la rive, le paquet toujours dans la gueule. Les garçons dirigent la barque vers la berge pour tenter de la rejoindre quand soudain une voix dit :

– Salut ! Vous apprenez à nager à votre chien, à ce que je vois ?

C'est Julien, qui débouche d'un sentier sous les arbres. Véronique lui crie :

– Le chien est tombé à l'eau avec mon sac de bouffe. Attrape-le.

Le chien cependant est beaucoup plus rapide que lui. Il se sauve vers les grands pins.

– Veux-tu monter avec nous ? demande-t-elle.

Julien monte sur le bac et ils rament en remontant la rivière, suivant de près le rivage. Bijou, enjoué, les suit entre les broussailles, le paquet de brioches dans la gueule. Puis Gaétan dit :

– Bon ! Maintenant il faut trouver un endroit pour accoster et nous rendre au vieux moulin afin de s’assurer que personne...

Il s’arrête net, regardant Julien. La fuite du chien, l’arrivée soudaine de ce copain inattendu et le pique-nique disparu lui ont fait oublier la course au trésor et il n’a plus pensé que le secret devait être bien gardé concernant cette affaire.

– S’assurer que personne... interroge Julien, intrigué.

Gaétan ne répond pas, visiblement mal à l’aise d’avoir laissé échapper ce petit bout de phrase inopportune. Pierre non plus ne dit rien. Véronique tente d’expliquer :

– Eh bien ! Vois-tu... c’est quelque chose que... enfin... que... que nous sommes en train de faire et...

– Oh ! fait Julien, si c’est un secret, il n’y a aucune raison de me le dire.

Il ramasse la perche et commence à pousser l'embarcation avec vigueur. D'une main de maître, faut-il le souligner ? Les deux cousins ne disent mot mais ils éprouvent un certain malaise. D'une part, le secret doit être jalousement gardé, et d'autre part il leur paraît peu loyal de cacher quelque chose à Julien qui est si gentil et serviable.

– Aimerais-tu savoir notre secret ?

– Je ne veux pas être indiscret.

Véronique regarde Pierre qui regarde Gaétan qui regarde Véronique.

– Vas-y, dis-le-lui. Je veux bien, dit Gaétan, après une légère hésitation.

Et ils lui racontent tout. Depuis le début et même ce que rapporte le bouquin. Julien écoute sans dire un mot et, l'histoire terminée, il secoue la tête.

– Eh bien ! fait-il, c'est étrange. Ces hommes semblent être à la recherche de quelque chose.

– Oui, affirme Pierre.

– Tout cela est fort étrange, répète-t-il.

Ils auraient bien voulu poursuivre cette conversation mais ils arrivent à un endroit favorable à l'accostage. Pierre meurt d'envie de savoir pourquoi il trouve cela si étrange.

Ils mettent pied à terre et partent en direction du moulin. La conversation, un moment interrompue, reprend de plus belle.

– Il se peut, commence Julien, que ces hommes présentent connaître l’existence d’un trésor caché dans le moulin. Et alors ils essaient de le trouver.

– Eh bien ! Ils ne l’auront pas, coupe la jeune fille, car nous l’aurons trouvé avant eux ce fameux trésor.

– Oui certain, ajoute Pierre de plus en plus convaincu de la présence du trésor.

– Allons voir ce qu’il y a sous cette trappe, suggère Julien.

– C’est ça, dit Gaétan. C’est ça que nous allons faire. Et tout de suite.

Au moment d’arriver au moulin, Julien, qui marchait à la tête du groupe, s’arrête, met un doigt sur ses lèvres et de l’autre main indique un point droit devant.

– Chut !

Les trois autres regardent à travers les branches dans la direction indiquée. Ils aperçoivent deux hommes marchant dans un sentier, à mi-hauteur de la colline. C’est le fameux Jérôme, accompagné de l’autre qu’ils ont vu ce matin même dans la cour intérieure du

moulin.

– Attention ! souffle Gaétan. Il ne faut surtout pas qu’ils nous voient.

Ils attendent en silence pendant un temps qui leur semble fort long. Les deux hommes les dépassent, contournant une grosse roche et disparaissent.

– Suivons-les, chuchote Julien. Il faut savoir ce qu’ils viennent faire par ici.

Sans faire de bruit, se dissimulant derrière des broussailles ou des arbustes, ils avancent à pas de souris, regardent autour d’eux. Mais ils ne voient aucune trace des deux hommes.

– Oh ! S’il-vous-plaît ! dit Véronique au bout d’un long moment d’attente. Allons plutôt explorer sous la trappe et laissons ces connards tranquilles.

Tous conviennent que c’est ce qu’il y a de mieux à faire. Ils vont rejoindre le sentier qui mène au moulin.

Prisonniers des profondeurs

Véronique n'a vraiment pas de chance aujourd'hui : à peine ont-ils fait quelques pas dans le sentier de gravier qu'ils entendent des pas de cheval venant par derrière. Et sur ce cheval, dans toute sa prestance, monsieur Blondeau, père. Il a quitté son bureau de bonne heure et il prie sa fille de bien vouloir rentrer à la maison. Tout de suite.

Elle se voit donc obligée de laisser ses amis continuer seuls l'exploration.

– Je ne vous permets pas, murmure-t-elle à l'oreille de Pierre, de faire une découverte sans m'en informer.

– Promis.

– Je regrette de troubler votre après-midi, dit le monsieur en souriant. Mais je ne vois pas souvent ma fille ces temps-ci. Nous sommes tellement occupés, ma femme et moi, que nous nous rencontrons que rarement. Amusez-vous bien quand même, sans elle.

Il éperonne son cheval et part au galop. Les garçons entreprennent alors l'ascension de la colline qui conduit au moulin. Véronique leur a laissé la lampe et la corde. Ils commandent au chien de faire le guet près du foyer et grimpent dans la cheminée.

La chambre secrète est exactement comme ils l'ont laissée quelques heures plus tôt. Les six têtes de pierre fixent le vide, vers le centre de la pièce et une dalle de ciment légèrement enfoncée marque l'emplacement de la trappe donnant accès à la chambre inférieure. Julien est impressionné.

– Ils ne sont pas venus, constate Pierre.

– Tant mieux, répond Julien.

– Ouvrons la trappe. Je sais quelles têtes il faut tourner, dit Gaétan. La deuxième et la troisième à droite quand on entre.

– Vas-y, dit Pierre, impatient.

– Il suffit de leur donner une petite secousse... comme ceci... Voyez.

Pierre et Julien attendent le prodige. Mais rien ne se produit. La dalle de ciment reste parfaitement immobile.

– C'est bizarre. Les têtes ne veulent pas tourner...

– Essaie encore, suggère Julien.

– ... Peut-être que je ne touche pas les bonnes...

Il essaie les suivantes. Et encore les deux suivantes. Toujours rien. Ça ne fonctionne pas. Il recommence.

– Comment ça se fait donc que ça ne marche plus, dit Gaétan, sur le point de pleurer de désappointement ?

– Essaie encore.

– N'est-ce pas que ça fonctionnait ? Tu le sais Pierre, tu l'as vu ?

– Évidemment, répond-il. Puis Véronique l'a vu aussi. J'ai senti le sol céder sous mes pieds puis la dalle s'est enfoncée puis...

Pendant ce temps, Gaétan continue de manipuler les têtes dans l'espoir de déclencher le mécanisme d'ouverture. Pierre et Julien sont à genoux au-dessus de la dalle récalcitrante et l'examinent de tout bord tout côté pour y comprendre quelque chose. Exaspéré et fou de rage, Pierre se lève et saute dessus à pieds joints.

– Yé ! crie Pierre, elle a bougé

– T'es sûr ?

– Elle a bougé, je te dis.

En effet, la dalle s'est abaissée un peu plus et ils n'ont qu'à la pousser vers la gauche. Elle glisse en grinçant et elle disparaît sous le plancher, laissant libre passage vers l'inconnu. Voilà. Ils ont découvert le

secret : l'ouverture de la trappe requiert la participation de deux personnes, l'une tournant les têtes, l'autre appuyant fortement sur la dalle de ciment.

– C'est donc ça le secret, dit Gaétan. Il faut que deux personnes agissent simultanément. C'est pourquoi personne n'a réussi jusqu'à ce jour.

– Nous avons été chanceux, conclut Pierre.

– Tu peux le dire.

Aussitôt Gaétan dit qu'il veut descendre le premier. Il enroule la corde autour de sa taille, l'attache solidement à la manière des alpinistes et s'approche de l'ouverture carrée.

– Allons-y Alonzo.

Et il se laisse descendre vers le sol de la chambre souterraine, soutenu par les deux autres qui, arc-boutés, retiennent le câble de nylon.

– Il fait terriblement froid ici, s'écrit Gaétan d'une voix qui leur semble étrange et sépulcrale. Ça sent le moisi.

– Comment fera-t-on pour descendre tous ? demande Pierre soudainement inquiet. Il faut quelqu'un pour tenir la corde...

– On pourrait l'attacher à...

Mais Julien n'a pas le temps de finir sa phrase. La

voix de Gaétan se fait de nouveau entendre :

– Hey !... Dirigez la lumière par ici.

Pierre s'exécute en se penchant davantage dans l'ouverture. Il aperçoit son cousin se débattant désespérément contre un tas de corde emmêlée.

– Qu'est-ce que c'est ? lui crie Pierre.

– Une échelle de corde, semble-t-il, ou un filet ou un long câble, sais pas trop.

– Essaie de le démêler...

– Tu vois bien que c'est ce que j'essaie...

Cela semble prendre une éternité et Pierre s'impatiente. Julien reste assis bien tranquille à côté de lui et attend. Puis enfin, ils entendent :

– C'est une échelle de corde et il y a des crochets de métal à un bout. Éclaire vers le plafond pour voir où on pourrait... là... là... plus à droite... il y a deux anneaux ancrés dans le ciment juste à côté de la trappe. Tu les vois Pierre ?

– Oui.

– On va y fixer l'échelle.

Opération assez facile qui ne prend que cinq minutes. L'échelle est hissée au niveau du plafond au moyen de la corde de nylon et Pierre n'a qu'à planter

les crochets dans les anneaux.

– Descendons.

Pierre se glisse dans l'ouverture et descend par l'échelle de corde, aussitôt suivi de Julien.

– Faudrait refermer, dit Gaétan. Il ne faut pas que ces individus nous découvrent ici. Sinon on est mort.

– Bien facile, déclare Julien. Voyez là, il y a une poignée...

Il remonte dans l'échelle jusqu'à la trappe pendant que Gaétan dirige la lumière vers lui. Les deux citadins observent que cette dalle carrée glisse sur des rails. Deux tiges de métal longent le plafond jusqu'au mur, constituant le mécanisme qui actionne cette trappe à partir des têtes sculptées de la chambre supérieure.

Julien saisit la poignée et remet la dalle à sa position originale ; puis il lui imprime une petite secousse qui la fait remonter au niveau des autres.

– Voilà ! conclut-il.

Il n'y a rien dans cette chambre basse et humide, si ce n'est l'ouverture qui donne accès à un escalier en pierre, étroit et très à pic. Il faut s'y engager à reculons. C'est Pierre qui y va le premier.

– Doucement, conseille Gaétan. Faut faire bien attention où l'on pose les pieds et les mains ; certaines

marches peuvent être cassées ou glissantes.

Gaétan l'éclaire puis s'y engage à son tour aussitôt suivi de Julien. Lentement, avec d'infinies précautions, ils descendent dans ce trou noir, dans les entrailles de la terre. Les marches sont recouvertes d'une sorte de mousse verte.

Cet escalier débouche sur une chambre identique à la première : c'est à dire de forme hexagonale, avec des murs en pierre mais sans têtes sculptées.

– Peut-on imaginer quelqu'un enfermé ici pendant des semaines et des semaines, dit Julien en frissonnant.

– Dans ce temps-là, ajoute Gaétan, il n'y avait pas de lampe électrique. Juste des bougies. Brrrrr !

– Le comte de Jouvabingbangtatam, sais pas trop son nom, y a peut-être séjourné pour se cacher du pirate Patte-de-plâtre...

– Jambe-de-bois, corrige Gaétan, Jambe-de-bois qu'il s'appelait le pirate.

– Sais pas pourquoi il se cachait le comte. Véronique a lu dans le livre qu'il s'est enfui par une sortie secrète, dit Pierre.

– Hey ! Venez voir ici, coupe Julien, c'est peut-être la sortie secrète. Il y a une pierre qui bouge dans le bas du mur.

– Où ça ?

– Juste ici, regardez.

Une grande pierre, qu'ils réussissent à déplacer, donne accès à une galerie qui descend en pente douce pour ensuite tourner brusquement vers la gauche. Arrivé là, Gaétan s'arrête et crie :

– C'est bloqué.

Julien et Pierre le rejoignent et ils constatent que le haut s'est écroulé et a formé un éboulis de terre et de roche.

– Il va falloir creuser si on veut aller plus loin, fait remarquer Gaétan.

– Nous devons avoir un pic ou une bêche, dit Julien. Nous ne pourrons pas aller plus loin aujourd'hui.

– Nous reviendrons avec ça demain, ajoute Gaétan déçu.

– Hey ! Écoutez ! dit soudainement Julien.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Écoutez.

Ils tendent l'oreille tous les trois et ils entendent des coups assourdis qui résonnent, s'arrêtent, reprennent puis s'arrêtent encore.

– On dirait des coups de pelle ou de bêche, dit Pierre

intrigué au plus haut point.

– Ce sont sûrement les deux individus qui creusent par dehors, déduit Julien.

Pierre tremble d'émotion. C'est en effet plutôt étrange d'imaginer ces deux hommes qui travaillent à quelques mètres derrière cet éboulis et qui ne soupçonnent pas qu'ils sont entendus par trois jeunes chercheurs de trésor.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demande Gaétan.

– On retourne, répond Julien.

– J'aimerais découvrir l'autre extrémité de cette galerie. C'est ce qu'il faut faire car par ici on n'arrivera à rien.

Pierre ose mettre son grain de sel dans la conversation :

– Nous savons qu'ils sont là, mais eux ne savent pas qu'on est ici. Si on creuse par là et qu'eux creusent par ici, on va finir par se rencontrer à un moment donné...

– Bien sûr !

– Alors le trésor n'est pas de ce côté.

– Hein ? Mais tu as bien raison, dit Julien.

– Maudit que tu es intelligent mon cousin !

– Sortons d'ici, conclut Julien.

Ils refont en sens inverse le chemin parcouru à travers la galerie, la chambre hexagonale, l'étroit escalier de pierre, l'autre pièce basse, jusqu'à l'échelle de corde qui pend sous la trappe.

Gaétan monte et tire sur la poignée de fer fixée sous la dalle fermant l'entrée. Elle ne bouge pas. Il tire plus fort, rien à faire.

– Ah non ! C'est pas vrai !

Pierre évoque la scène où il se voit, ainsi que ses compagnons, enfermés à jamais dans ce sinistre lieu humide et noir.

– Ah non ! Ah non ! Ah non !

La panique s'empare de lui.

– Du calme ! s'écrie Gaétan du haut de son perchoir.

– Ne nous énervons pas, dit Julien.

– On est pris, hurle Pierre atterré.

– Du calme ! Réfléchissons. On est entré, on devrait pouvoir sortir.

8

Course à finir

Julien dirige le faisceau de la lampe vers les deux barres métalliques rivées au plafond. Elles vont de la trappe jusqu'au mur où un engrenage actionne d'autres tiges montant vers les têtes du mur de la chambre du haut. C'est un mécanisme primitif et plutôt étrange.

– Suffit peut-être de tourner ces deux engrenages en même temps qu'on tire sur la poignée : soit le mouvement inverse de celui d'en haut.

– Essayons.

Pierre monte sur les épaules robustes de Julien et, à deux mains, saisit les pièces de métal qu'il tente de tourner vers la droite. Les deux en même temps, puis une à la fois, et vers la gauche, et vers la droite encore, puis les deux à la fois. Tout à coup, un déclic ! La porte cède.

– Ouf !

Alors Gaétan fait glisser la dalle sur ses rails et

monte. Il est aussitôt suivi de ses deux copains. Ils referment l'ouverture, mais la dalle ne remonte pas tout à fait au même niveau que les autres.

– Comme la première fois, fait remarquer Pierre.

– Laissons-la comme ça et sortons.

Et ils s'engagent dans le tunnel qui mène à la cheminée.

Il fait noir dehors ; ils ont été un long moment à l'intérieur des murs du moulin. Le chien est toujours là et il se lève en les voyant revenir. Il agite la queue.

– Quelle heure peut-il bien être ? demande Pierre.

– Aucune idée, répond Julien. Mais je sais que j'ai une faim de loup.

– Allons au camp.

Ils descendent la colline en évitant de faire du bruit afin de ne pas être repérés par les hommes qui sont occupés à creuser. Pierre tient Bijou par le collier.

– Brave chien !

Et de temps en temps, il se penche vers lui pour le caresser et lui demander de se faire aussi discret qu'une souris.

– Brave chien, Bijou, brave chien !

Ils descendent jusqu'à la rivière et longent la rive

entre les broussailles en direction de la barque. Que c'est agréable d'être à l'air libre après ces pénibles moments passés dans les profondeurs de la terre ! Les étoiles brillent de mille feux et la lune répand des reflets d'argent sur l'eau. Les branches de pins frémissent sous la brise légère. Aucun son ne s'élève, aucun bruit de bêche ne révèle la présence des deux hommes.

Soudain Bijou s'arrête et dresse les oreilles. Les garçons perçoivent alors des sons étouffés venus d'assez près. On remue dans les broussailles. Puis ils entendent distinctement des personnes se frayant un passage à travers les buissons et écraser des brindilles sous leurs pas. Ils reconnaissent finalement les voix.

– Ne bougeons pas, chuchote Gaétan. Ils viennent par ici.

Un moment après, deux hommes parlent à voix basse. Ils perçoivent quelques bribes de leur conversation.

– Je pense que nous devrions aller demain à Montréal pour nous procurer ce qu'il faut, disait l'un, autrement il nous faudra un mois de travail encore.

– Tu as bien raison, répond l'autre.

Ils passent à quelques mètres des trois garçons bien blottis dans les hautes herbes. Gaétan touche son cousin au bras et, après qu'ils furent passés, il lui murmure :

– Suivons-les.

Ils se mettent en route, courbés en deux, prêts à se coucher sur le ventre si les hommes se retournent. Mais ceux-ci ne regardent pas en arrière, ne soupçonnant pas être épiés. Puis ils s’arrêtent pour examiner la rivière.

– Il y a une embarcation ici, fait l’un.

– Ah oui ! reprend l’autre. Ce doit être celle des enfants qui campent en face.

– Mais qu’est-ce qu’elle fait de ce côté de la rivière ? Quelle imprudence de leur part de l’avoir laissée ici !

– Empruntons-la. Ça nous évitera d’aller jusqu’au pont.

– Bonne idée !

Gaétan pousse du coude son cousin et fait signe à Julien d’avancer dans les buissons qui bordent la rive. Les hommes montent sur l’embarcation.

– Hey là ! crie Gaétan. C’est à nous. N’y touchez pas.

Les deux hommes sursautent.

– Qu’est-ce... qu’est-ce que... que faites-vous ici ?

– Et vous ? On voudrait bien le savoir, crie Gaétan qui se lève et s’avance vers eux, les bras en l’air.

– C’est notre affaire, réplique l’un d’eux. Nous venons de trouver ce bateau abandonné et nous allons nous en servir pour rentrer chez-nous.

– Pas question, hurle Julien. Il est à nous et si vous y touchez, vous le regretterez. Je vous avertis.

L’un des deux hommes se penche et cherche dans l’obscurité la chaîne qui retient l’embarcation.

Gaétan tient son tire-roche dans une main et Pierre sort le sien. Il fouille dans ses poches de pantalon pour y prendre un beau caillou bien rond.

– Es-tu prêt ?... Feu !

Pierre vise et tire. C’est vite fait. Ils sont très habiles à ce jeu et, à cette distance, ils ne peuvent pas manquer leur cible. L’homme crie et saute sur la rive.

– Vite, fait Gaétan, un autre coup.

Et ils tirent de nouveau.

Ils visent maintenant l’autre homme qui, toujours debout sur la barque, semble ignorer ce qui se passe. Atteint à la tête par un caillou, il gémit et saute sur le sol. Bijou se met à aboyer. Pierre l’avait lâché pour tirer et maintenant il bondit en direction des deux hommes qui s’enfuient en courant. Il les talonne de près. Les trois garçons s’assoient en riant à gorge déployée. Julien dit :

– Fameux ! C’est une bonne leçon pour eux. J’aimerais aussi avoir un tire-roche.

– Très bien, camarade, répond Gaétan. Nous t’en fabriquerons un demain. Seulement il te faudra pas mal de pratique avant d’être aussi bon que nous.

Le chien revient, la langue pendante.

– Bien, dit Pierre. Je pense qu’il est maintenant temps de rentrer au camp.

– Je meurs de faim.

– Moi aussi.

Ils mangent un peu puis Julien part pour chez-lui. Ils se couchent et s’endorment aussitôt.

Le lendemain matin, ils sont réveillés par une voix claironnante :

– Bonjour les amis ! Y a quelqu’un ?

Ils sortent la tête par l’ouverture de la tente et ils voient Julien, le visage éclatant d’un large sourire.

– Eh bien ! dit-il, en voilà deux beaux. Encore endormis à neuf heures par un si merveilleux soleil. Quand j’avais votre âge, j’étais debout à six heures pour nager dans la rivière.

– On se lève tout de suite.

On ne voit âme qui vive du côté du vieux moulin.

Pierre, assis près du feu de camp, admire les murs écroulés. Comme cet édifice avait dû être beau jadis ! Il se demande s'il aurait aimé vivre à cette époque. Il songe aussi aux secrets qui dorment dans la profondeur des galeries sombres et mystérieuses, creusées sous la colline. Existe-t-il vraiment un trésor de pierres précieuses et d'or attendant d'être découvert depuis des centaines d'années ? Il ne sait plus s'il y croit vraiment mais le simple fait d'y penser le réjouit. Si lui et Gaétan, Julien et Véronique le trouvaient... Ils seraient riches et célèbres. Comme dans l'émission de télé américaine... Il remettrait une part à ses parents, mais pas en entier. Il s'en garderait un peu pour s'acheter une belle bicyclette.

Tout à coup, il aperçoit une silhouette marchant sur le sentier de l'autre côté de la rivière. Une voix lui parvient :

– Yiouou ! Pierre, Gaétan, c'est moi !

Il se lève. C'est Véronique qui est là et qui lui fait de grands signes, pendant qu'elle descend en courant vers la berge. Ils montent sur le bac et appellent le chien qui dormait près de la tente. Ils traversent la rivière. Véronique porte son sac à dos.

Elle est venue à pieds aujourd'hui.

– J'ai prévenu mes parents que je serais avec vous

toute la journée. Aussi j'ai apporté quelque chose à bouffer.

– Parfait ! dit Pierre.

– J'aurais aimé que mon père ne soit pas venu hier. Avez-vous réussi à ouvrir la trappe ? Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant ?

Un vrai moulin à paroles. Une question n'attend pas l'autre.

Pierre incline la tête affirmativement.

– Et qu'avez-vous trouvé ? Le trésor ? Parle Pierre, parle. Dis-moi tout.

Il s'assoit sur la berge à côté d'elle et commence à lui raconter ce qu'ils ont vu et vécu : l'escalier étroit, les galeries souterraines, l'échelle de corde, les bruits entendus, la difficulté qu'ils ont eu à ressortir et comment ils ont mis en fuite les deux lascars. Julien et Pierre se sont joints à eux, après avoir amarré la barque. Véronique, radieuse, applaudit cet exploit.

– Es-tu sûr de les avoir touchés ? Vous les avez vraiment atteints avec les cailloux ?

– Vrai comme je suis là. Gaétan et moi ne manquons jamais notre coup.

– Ont-ils crié ?

– Non. Juste sacré. Puis ils se sont sauvés comme

des poules mouillées. Bijou les poursuivait et leur mordait les talons.

– Je n’ai jamais rien vu d’aussi drôle, ajoute Julien.

– J’aurais tant aimé être là, pour voir ça. Quel dommage !... Les gars, venez ouvrir la trappe et montrez-moi les galeries que vous avez découvertes.

– Bien sûr. On était sur le point d’y aller justement.

Parvenus au sommet de la colline, ils peuvent admirer le moulin dans son ensemble. Personne en vue.

– Je me demande où est Simon, dit la fille en arrivant près des ruines. Nous pourrions aller lui parler. Il est peut-être dans sa cachette, où il va parfois.

– Où est-ce ? demande Gaétan.

– Pas loin d’ici. Allons voir.

Elle part devant, contourne le moulin et descend l’autre versant de la colline. Les pins sont plus rares de ce côté mais des bouleaux, des trembles et des saules y croissent. Bien que la pente soit plus douce, cette région est ondulée de toutes petites butes où serpentent des sentiers tortueux parmi les talles de mûriers sauvages. Véronique s’arrête pour cueillir quelques petits fruits.

– C’est un endroit secret que connaît Simon, explique-t-elle, et personne n’est sensé y aller mais je pense qu’il ne sera pas fâché si je vous y amène.

Elle quitte le sentier, se fraye un chemin à travers les buissons pour arriver à une clairière presque entièrement cachée par les arbres. Sous le soleil ardent, ils aperçoivent la roulotte et Simon assis à côté, en train de sculpter.

– Ainsi vous êtes venus me trouver dans ma cachette...

– Nous sommes venus pour vous parler, dit Véronique en s’assoiant dans l’herbe à côté de lui. Je vous en prie.

– Je vous écoute.

– Nous aimerions que vous nous disiez tout sur le trésor. Deux types essaient de le voler et nous voulons le trouver avant eux. S’il-vous-plaît.

Pendant un moment, Simon ne dit mot. Il les regarde de ses yeux vifs et hoche sa vieille tête aux cheveux embroussaillés.

– Hé ! fait-il. Vous êtes bien téméraires les jeunes. Ces deux types font des fouilles du côté de la rivière...

– On les a vus, coupe Pierre.

– ... et ils ont creusé assez profondément mais ils n’ont encore rien trouvé

– Simon, sont-ils vraiment à la recherche du trésor ? demande Pierre.

– Que veux-tu qu’ils cherchent d’autre ? Le trésor de pierres précieuses, d’argent et d’or, bien sûr.

– Mais est-il toujours là ?

– Bien sûr.

– Comment le savez-vous ?

– Bon, écoutez les enfants. Je vais vous confier tout ce que je sais. C’est une conversation que j’ai surprise, il y a très longtemps. C’était dans le bois, de l’autre côté de la colline du Grand Duc. Je posais des collets pour les lièvres...

... Deux gars descendaient le sentier qui mène au moulin. Ils ne se doutaient pas que j’étais tout près, caché dans les fougères. Ils parlaient d’un vieux coffre, dans un endroit secret, sous les ruines. Voilà.

– Un vrai coffre ? Un coffre au trésor ? dit Véronique rêveuses.

– Et ces deux individus essaient de le découvrir ? poursuit Pierre.

– Merci Simon. Merci pour tout ce que vous nous avez raconté.

Elle lui pose un beau gros bec sur la joue.

– Ça me fait plaisir, mes amis. Qu’il est beau d’être jeunes, d’avoir le monde à soi et un trésor en vue ! Je suis un vieillard maintenant et je n’ai plus l’énergie de

jadis. Mais si vous avez des problèmes, revenez me voir et je vous aiderai, selon mes capacités, bien sûr.

– Merci Simon, nous reviendrons.

– Merci monsieur Simon, disent les autres.

– Au revoir ! Et si jamais vous trouvez le trésor, peut-être que votre vieil ami pourrait en avoir un petit morceau ?

– Promis.

Et ils partent en courant, en direction du vieux moulin. Le chien gambade vivement autour d’eux. Aucune trace du passage de qui que ce soit dans le secteur.

En arrivant dans la cour intérieure du moulin, Pierre lève la main et fait :

– Chut !

Il regarde fixement vers la cheminée. Bijou aussi. Un bruit vient de parvenir de là.

– Entendez-vous ?

Véronique fait signe que oui.

– Il y a quelqu’un là-dedans.

– Oui. Ne nous montrons pas, fait Gaétan. Cachons-nous derrière ce mur.

De là, ils pourront surveiller sans être vus. L’attente

n'est pas longue.

– Attention ! Ils vont sortir.

Les bruits en provenance de la cheminée sont tout à fait distincts maintenant et ils entendent une chute suivie d'un juron. Quelqu'un est tombé. Et Bijou aboie.

Jusque là, Pierre l'avait tenu serré dans ses bras mais l'agitation a eu raison de lui. Il oublie subitement qu'il est un chien bien éduqué, qui sait se taire aux bons moments. Et Pierre n'arrive pas à l'empêcher. Il ne leur reste plus qu'à bien se tapir derrière le mur et attendre la fin du monde. L'un des deux hommes vocifère :

– Encore ce sale chien !

Inutile de se cacher plus longtemps car ils sont repérés. Aussi Pierre se lève, de même que les autres. Les individus surpris paraissent furieux. Pierre saisit son tire-roche et crie :

– N'approchez pas. Vous feriez mieux de vous en aller car vous savez ce qui vous attend.

Ils traversent la cour à grandes enjambées et disparaissent dans le décor.

9

Le trésor du vieux moulin

Les enfants se dirigent droit vers le foyer de pierre et, sans mot dire, Gaétan entreprend de grimper dans la cheminée ; les autres le suivent de près. Bijou semble comprendre la situation et se résigne à monter la garde, les oreilles dressées et la langue pendante.

Dès qu'ils ont atteint le tunnel dans la muraille, Gaétan se retourne et dit :

– Allons doucement, au cas où il y aurait quelqu'un en bas.

Ils avancent avec précaution, l'un derrière l'autre, et ils se retrouvent bientôt dans l'obscurité de la première chambre.

– Tout semble bien, observe Gaétan qui allume la lampe.

La pièce présente son aspect accoutumée : les six têtes sculptées sur le mur fixant toujours le centre et la dalle de ciment laissant visible une dépression de

quelques centimètres.

– Peut-être l’ont-ils vue ? dit Pierre.

– Il aurait fallu être aveugle pour ne pas la voir, répond Gaétan.

– J’espère qu’ils ne l’ont pas ouverte.

– Ils ne connaissent pas le truc.

Pierre se place debout dessus pendant que Gaétan manipule les deux têtes. Elle s’ouvre. Ils tendent l’oreille ; aucun bruit ne leur parvient. Gaétan dirige la lumière vers la chambre inférieure. Elle est vide et, au premier coup d’œil, il ne semble pas que quelqu’un y soit descendu.

– Allons-y.

À tour de rôle, ils empruntent l’échelle de corde et ils referment derrière eux.

Ils s’engagent dans l’étroit escalier à pic, rampent dans la galerie et parviennent enfin à la dernière chambre. Véronique est très impressionnée : c’est la première fois qu’elle y vient. Ils en font le tour.

Soudain Gaétan s’écrit :

– Hé ! Venez voir.

Dans le coin le plus reculé, l’aspect du mur n’est plus lisse comme ailleurs. Un joint de pierre, long et

mince, d'environ un mètre, fait saillie et un autre, de même longueur, se présente en retrait.

– Ça doit être une porte secrète, fait-il, la voix tremblante d'émotion.

– C'est bien ce qu'on cherchait, dit son cousin excité.

– Voyez, continue-t-il, elle tourne : un côté sort et l'autre rentre.

– Une pierre sur pivot, remarque Julien.

– Exactement, confirme Gaétan.

– Mais ça doit être lourd.

– Pouvons ensemble, dit Pierre ému.

Avec ses doigts, il tire sur la partie en saillie pendant que les trois autres poussent de toutes leurs forces sur la partie en retrait. Elle devrait pivoter. En principe.

Il tire, ils poussent. Tire encore, poussent plus. Puis lentement, la pierre pivote sur son axe central et un espace apparaît des deux côtés. Poussent encore. À la lueur de la lampe, ils voient une très petite pièce carrée, de deux mètres par deux mètres environ. Pas plus. Et sur le sol, tout près de la porte, un... un coffre.

Un grand coffre en bois, bardé de fer, avec d'énormes serrures, toutes couvertes de rouille. Le bois est gris de moisissure. Il semble avoir séjourné là

depuis des siècles.

– Le trésor ! Le trésor ! crie Pierre.

– C’est le trésor ! On l’a trouvé !

– Youppi !

– Yé !

Ils se précipitent dans la petite pièce par l’étroite ouverture et, muets d’émotion, admirent le coffre.

Le couvercle est pourri et en partie rongé par l’humidité et la moisissure. Il ne résiste pas bien longtemps aux efforts de Pierre.

Gaétan se penche pour voir s’il parvient à le faire bouger. Même avec l’aide de ses deux copains, c’est impossible. Il est si lourd qu’il paraît rempli de plomb. Mais ce qui les intéresse davantage, ce sont les objets qu’il contient.

Un plateau rond, en argent terni, des assiettes et des genres de soucoupes ornementées et finement ciselées, des coupes serties de pierres précieuses, une sorte de petite urne de forme étrange avec deux anses, un soleil sur pied avec un rond de verre au centre et d’autres bidules. Voilà le contenu du fameux trésor.

Tout cela est terni et les enfants sont très déçus. Gaétan saisit une coupe et l’examine de tous les côtés.

– C’est sale et rouillé

– Rien d'étonnant, explique Julien, ces pièces ont été enfouies ici pendant des centaines d'années.

– Il y a quelques pièces de monnaie, dit Pierre en fouillant dans le coffre.

– Ça doit valoir des millions et des millions de dollars, dit Véronique.

– J'aimerais savoir comment ils ont fait pour l'amener jusqu'ici.

– Une chose est certaine, répond Gaétan, il n'est pas question pour nous que nous le sortions d'ici. Eux ne le pourront pas non plus, c'est certain.

– Qu'allons-nous faire ? Nous n'allons tout de même pas le laisser là ?

– Allons prévenir le père de Véronique ou monsieur Melançon, suggère Pierre.

– Bonne idée ! Eux sauront quoi faire.

– Et le plus tôt sera le mieux, conclut Julien, tout ébloui par ce qu'il voit.

Ils sortent de la petite chambre au trésor et poussent la porte. Ils ne peuvent pas la refermer complètement.

– Ça ne fait rien, dit Gaétan. Laissons-la comme nous l'avons trouvée. Venez.

Et ils se retrouvent dans la cour du moulin, près de

la margelle du puits. Le chien est heureux de les revoir et il s'en donne à cœur joie avec Pierre et Julien. Puis ils discutent d'un plan à suivre.

– Allons voir Simon, propose Véronique, et demandons-lui de surveiller pendant qu'on ira chez mon père.

– Excellente idée ! dit Gaétan, mais l'un de nous doit rester ici.

Les deux jeunes citadins vont à sa roulotte. Il est là, près d'un feu où une bouilloire chauffe. Il est content de les revoir et les invite à goûter. Il se fait tard et ils ont faim.

Ils racontent tout au vieil homme qui les écoute en souriant.

– Voici ce que je vais faire, dit-il. Pendant que vous serez partis, j'irai installer ma roulotte en plein milieu de la cour du moulin et je ferai le guet avec Julien. Et s'ils reviennent, je vais leur piquer une jasette. Ce sera une bonne façon de les embêter car ils n'oseront jamais s'aventurer jusqu'à la cheminée tant que je serai là.

Les jeunes sont enchantés de cette ruse. Ils finissent de manger puis aident Simon à décamper. Ils montent sur le siège de la roulotte et ils partent en direction du moulin. C'est amusant de se faire trimbaler à gauche et à droite dans cette maisonnette sur roues.

Ils arrivent au moulin au coucher du soleil. Véronique s'est endormie au pied d'un arbre.

– Je vous attends ici jusqu'à demain, dit Simon en guise de salutation aux enfants qui continuent leur route.

– Merci pour votre aide, disent-ils en le quittant.

– Ne vous inquiétez pas, je reste ici avec monsieur Simon, dit Julien.

Pierre ressent la fatigue : la journée a été longue et palpitante. Il sait que, dès son arrivée à la tente, il y dormira au moins une semaine.

Près de la rivière, ils voient une ombre qui se déplace, juste à mi-chemin entre les pins et l'embarcation. D'un geste de la main, Gaétan invite son cousin à être très discret mais, à cet instant, Bijou grogne.

– Maudit chien ! marmonne Pierre, qui se sent glacé de la tête aux pieds.

C'est la deuxième fois qu'il les trahit. Il l'agrippe pour le faire taire mais c'est trop tard. L'homme a disparu. Ils prennent donc leurs jambes à leur cou et déguerpissent en direction de la barque, y font monter le chien et s'éloignent rapidement de la rive.

À partir de ce moment, Pierre ne fait plus attention à

ce qui se passe. En une sorte de rêve éveillé, il sent Gaétan manœuvrer la barque, l'accoster, saluer Véronique et l'aider à monter jusqu'à la tente. Ils se couchent aussitôt.

– Veux-tu boire quelque chose ou manger un peu ? demande Gaétan.

– Non merci, je voudrais seulement...

Il est déjà endormi.

Gaétan, lui, met beaucoup de temps à s'endormir. Il revoit en esprit tout ce qui s'est passé au cours de cette journée qui a été mouvementée et remplie d'émotions de toutes sortes. Il se demande bien ce qu'ils feront de ce trésor, de ces vieilles pièces de musée. Pierre avait eu raison : il valait mieux consulter monsieur Melançon, ou Blondeau, ou la police... De toutes façons, ils auront besoin d'aide pour le sortir de là. Ce coffre est tellement lourd.

Le lendemain matin, Pierre et Gaétan mangent en vitesse une pointe de tarte et partent en direction de la ferme. Le chien gambade autour d'eux, content de rentrer à la maison. Il les devance et saute dans la porte de la cuisine bien avant l'arrivée des deux garçons.

– Qu'est-ce qui se passe à matin ? demande monsieur Melançon, surpris de voir revenir ses pensionnaires par ce beau matin ensoleillé.

– Nous avons trouvé le trésor, nous avons trouvé le trésor, crie Pierre.

– Le trésor ? Quel trésor ?

– Au vieux moulin.

Ils lui racontent leur aventure et lui font part de leur découverte. Les Melançon croient d'abord à une plaisanterie des deux jeunes mais ils consentent finalement à se rendre à leur requête. Ils partent donc, en tracteur, vers le point de rencontre prévu.

Il y a là Véronique, son père, un policier et deux autres personnes. Après un bref rappel de l'événement qu'ils ont vécu, tout ce beau monde se met en route vers le vieux moulin. Le chien est resté à la maison cette fois.

Ils gravissent la colline par le petit sentier de gravier. Pierre ouvre la marche, suivi de Gaétan, Véronique, son père, les Melançon, le policier, les deux autres personnes. Les enfants y sont allés si souvent qu'ils refont avec grande facilité ce chemin tortueux mais il n'en est pas de même pour tous. Certains s'essoufflent vite. Ils doivent ralentir leur allure.

Ils retrouvent enfin Julien et Simon dans la cour du moulin. Ces derniers sont bien étonnés de voir arriver une telle délégation.

Et ils entreprennent l'escalade de la cheminée. Le

chef de police et deux autres adultes passent difficilement cette première épreuve. Puis ils se retrouvent tous dans la chambre aux six têtes.

Là, les invités ont peine à croire leurs yeux. Stupéfaction générale quand la trappe s'ouvre sous le poids de Julien. Pierre est le premier à se glisser dans l'ouverture, y descend et indique aux autres l'échelle de corde que tous empruntent avec plus ou moins d'agilité. C'est une expérience pénible pour madame Melançon qui souffre de vertige.

Ils s'engagent ensuite dans l'étroit escalier de pierre humide et à travers la galerie, si basse que les adultes doivent y ramper, à quatre pattes et à la queue leu leu. Pierre, Gaétan et Véronique vont vite. Ils sont habitués. Et jeunes surtout. Ils arrivent enfin à la chambre au trésor.

Oh ! Surprise ! Étonnement ! Joie ! Ébahissement ! Véronique s'avance et se penche vers le coffre, radieuse et fière :

– Voici le trésor ! C'est un vrai trésor, n'est-ce pas ? J'ai toujours su qu'il y en avait un sous ce moulin.

– Pensez-vous que c'est du vrai or ? demande Gaétan, rayonnant de bonheur.

Monsieur Melançon examine l'un des plats.

– Oui, fait-il. Je pense que c'est une patène de

communion en or et argent. Et là, ce sont des vases liturgiques datant du siècle dernier, peut-être plus loin même. Ils auront été mis là, en sécurité, probablement à l'époque de guerre ou de conflit. Ces vases sont très anciens et valent leur pesant d'or sûrement.

– C'est quoi ça un... pesandor ? demande Pierre intrigué par ces explications savantes.

– C'est la quantité d'or contenu dans le placage ou l'alliage d'une pièce...

– Oh !

Les enfants échangent entre eux des regards de triomphe. De complicité aussi.

– Tout cela peut bien rester ici pour le moment, dit le policier. Je pense qu'il n'y a pas d'autre entrée...

– Aucune que nous ne connaissions, répond Julien.

– Mais il y a des hommes qui creusent par l'extérieur, ajoute Pierre. Nous les avons entendus, juste là, dans ce tunnel...

Et il indique le passage dans le coin.

– ... mais ça ne passe pas. C'est bloqué.

– Bien. Nous ferons monter la garde par quelqu'un de nos services et d'ici quelques jours, nous verrons à faire transporter ce fameux trésor.

Des surprises pour tous

Quelques jours plus tard, de retour à la maison de monsieur Melançon, Pierre et Gaétan reçoivent une petite lettre de fin papier rose, fleuri dans les coins. Un bref message tracé d'une belle écriture. C'est une invitation de Véronique à venir à un petit goûter à la maison. Avec un court post-scriptum : Ne manquez pas de venir, il y aura plein de surprises.

Dans deux jours, les vacances à la campagne se termineront et ce sera le retour à l'école. Les jeunes citadins se sont bien amusés à la ferme et les jours de camping au bord de la rivière resteront à tout jamais gravés dans leur mémoire. Et maintenant que la chasse au trésor est terminée, les journées leur paraissent bien ternes.

Ils n'avaient plus rien à faire, depuis que monsieur Blondeau, le père de Véronique, cet homme d'affaire fort occupé, eut vu le trésor. Il avait pris la direction des opérations, comme si c'était lui qui l'avait trouvé. Dans

les jours qui avaient suivi la découverte, un groupe d'hommes importants, des savants et des experts, étaient venus examiner les objets découverts dans la chambre secrète.

Le coffre fut monté en pièces détachées et mis en lieu sûr, au poste de police, ou autre endroit que les enfants n'ont jamais su. L'argent et les pièces d'or furent analysés et les enfants n'en avaient plus entendu parler.

Aussi sont-ils contents aujourd'hui de recevoir cette invitation. Ils s'y préparent avec fébrilité et monsieur Melançon a la gentillesse de les conduire, dans sa belle grosse voiture de l'année, jusqu'à la maison de monsieur Blondeau.

Ils ont l'impression d'être deux jeunes pachas, confortablement assis sur le siège arrière d'une luxueuse limousine conduite par un chauffeur privé... Rien de trop beau pour... des vedettes. Car ils sont devenus les vedettes de la région. Leurs photos ont paru dans le journal local et la télévision a montré les pièces trouvées dans le vieux coffre.

Ils n'avaient jamais vu la maison de Véronique. Elle est énorme. Un domestique, à cheveux blancs et veston noir, leur ouvre la portière et les introduit dans le vaste hall d'entrée. Un large escalier en bois verni, un lustre de cristal, un bahut de chêne, une patère...

Véronique descend l'immense escalier, lentement, et dit cérémonieusement :

– Bonjour les amis. J'espère que vous allez bien. Bienvenue chez nous. C'est gentil d'être venus.

Ils comprennent maintenant pourquoi on l'appelle Mademoiselle Véronique. Ils sont si impressionnés par cette somptuosité qu'ils ne trouvent rien à dire.

Elle les conduit à travers une grande pièce et ils sortent sur la terrasse. Faut-il appeler ça une terrasse ? C'est un jardin suspendu, au-dessus d'une piscine creusée immense, entourée de meubles en résine de synthèse des plus modernes, des parasols, des bancs, des balançoires.

– Une surprise vous attend mais je ne peux pas en parler. Vous êtes-vous bien amusés au camp ? Moi, j'ai été malade, au lit deux jours, et j'ai eu peine à manger, juste du riz et du bouillon de poulet. Maintenant ça va mieux et je vais pouvoir manger ce que je veux.

Ils font maintenant face à une table recouverte de plats et d'assiettes remplies d'amuse-gueule, de hors d'œuvres et de crudités. Les deux garçons n'osent pas, visiblement intimidés. Ils n'ont jamais vu un tel déploiement de richesse.

– Allez, servez-vous ! C'est pour nous.

– Merci...

Ils prennent des biscuits, deux ou trois olives, des petites carottes crues, du bout des doigts.

– Voulez-vous vous baigner en attendant Julien ? Nous avons des maillots de bain à la disposition des visiteurs. Aujourd’hui, c’est moi qui reçoit et...

Elle s’arrête de nouveau et met une main sur sa bouche comme pour s’empêcher d’en dire davantage. Pierre remarque qu’elle est très agitée, malgré les efforts faits pour le cacher. Elle se trémousse sur sa chaise.

Le père et la mère de Véronique font leur entrée sur la terrasse, en compagnie de Julien, qui vient d’arriver. Monsieur Blondeau paraît heureux d’être avec eux. Il leur raconte ce qui est arrivé depuis ce jour merveilleux. Les deux individus ont été arrêtés : ils s’apprêtaient à faire sauter le passage à la dynamite.

– C’est tant pis pour eux, dit Pierre.

– Ce sont des escrocs bien connus de la police.

– Et la récompense ? questionne Gaétan.

Monsieur Blondeau se met à rire. Le goûter fini et la table débarrassée par deux domestiques en uniforme, il allume sa pipe avant de répondre.

– J’allais justement vous en parler. Je ne peux pas encore connaître le montant exact parce que le trésor

doit d'abord être évalué par des experts du Ministère des Affaires culturelles et ensuite la somme réservée à la récompense sera fixée. Les pièces contenues dans le coffre seront placées au Musée culturel du Québec à Nicolet. Mais je peux vous assurer qu'elles sont de grande valeur patrimoniale. La récompense sera importante et reviendra à Pierre, Gaétan et Julien.

Pierre éclate de joie. Pourtant il trouve que ce n'est pas tout à fait juste et il dit à monsieur Blondeau :

– Et qu'aura Véronique ? Et le vieux Simon ne mérite-t-il pas aussi une part ?

– Vous avez l'esprit d'équipe les gars... Je vous félicite. Mais laissez-moi m'occuper de ce Simon. Quant à Véronique, elle a suffisamment d'argent et je ne juge pas qu'elle doive avoir sa part de la récompense, au même titre que vous.

Elle acquiesce :

– Ce qui me plaisait, c'était de prendre part aux recherches. De toutes façons, je n'ai pas trouvé le trésor. La découverte vous revient à vous, Pierre, Gaétan et Julien. Mais j'y ai aidé, n'est-ce pas ?

– Certainement, répondent ensemble les trois garçons.

– Réellement, est-ce que ce sera beaucoup d'argent, monsieur ? demande Pierre.

– Une belle somme sûrement. Plus que vous n’en avez jamais possédé dans votre vie.

– Assez pour acheter une bicyclette ?

Depuis que monsieur Blondeau leur parlait de récompense, il ne cessait de penser à tout ce qu’il pourrait acheter. D’abord il offrirait un cadeau de Noël à son père et à sa mère. Mais plus que tout au monde, il ambitionnait une bicyclette. Comme celle de Julien.

– Une bicyclette ?... Comme c’est étrange !

Véronique pousse une exclamation et met les mains sur sa bouche. Puis le père se lève.

– C’est vraiment bien étrange, répète-t-il. En passant dans le hall d’entrée, j’ai vu quelque chose. Allons voir.

Il les conduit vers l’entrée principale de la résidence et là, alignées contre le mur, se trouvent trois belles bicyclettes flambant neuves.

Elles sont splendides, munies d’un phare à l’avant, d’un sac à outils, d’une pompe, d’une bouteille à eau. Pierre ne dit mot. Gaétan non plus. Soudain Véronique pousse un cri :

– Oh ! papa, papa ! Celle-ci est pour moi ?

– En tout cas, c’est une bicyclette de fille. Et je ne vois pas qui d’autre pourrait s’en servir.

– Tu ne me l’avais pas dit.

– Il est rare que je puisse te faire une surprise, ma chère enfant, aussi ai-je profité de l’occasion...

– Oh ! Merci, merci.

– Quant à Julien, puisqu’il en possède déjà une, j’ai pensé qu’une belle canne à pêche ferait l’affaire.

– Absolument fantas !

Les trois garçons sont si contents qu’ils ne trouvent rien à dire. Figés par la surprise. Monsieur Blondeau s’approche et met ses mains sur leurs épaules.

– C’est la première partie de votre récompense, un acompte. Vous êtes de braves et courageux garçons et vous le méritez. Je pense que l’autre partie, celle qui est à venir...

Mais il n’a pas l’occasion de finir sa phrase. Véronique s’est approchée de la porte et l’ouvre en disant :

– Allons faire un tour.

– Excellente idée, approuve le père.

– Allons-y.

FIN

Table

I.	Projet de vacances	6
II.	Camping dans la nature	21
III.	De mystérieux visiteurs	28
IV.	Visite du vieux moulin	38
V.	Le passage secret.....	52
VI.	Partie de cache-cache	66
VII.	Prisonniers des profondeurs	78
VIII.	Course à finir	88
IX.	Le trésor du vieux moulin	101
X.	Des surprises pour tous	112

Cet ouvrage est le 1^{er} publié
dans la collection *Littérature jeunesse*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.